

Jean-François Callens



L'amour souffle où il veut

Itinéraire d'un
globe-trotter de Dieu

Préface de
Luc Adrian



Éditions des Béatitudes

Doudou - Itinéraire d'un globe-trotter de Dieu

Mesdames et Messieurs, le décollage est imminent, accrochez vos ceintures.

La Compagnie des Béatitudes tient à vous avertir : ce vol ne vous laissera pas indemnes. Soyons francs, il risque même de vous chahuter beaucoup et de vous emmener très loin – là où vous ne voudriez pas forcément aller. Son pilote est un doux-dingue qui aime les cascades, ne respecte pas les plans de vol et assure que « Dieu est le seul maître à bord ». Hélas, nous n'avons pas pu trouver mieux que cet énergumène pour prendre les commandes.

Il y a dans ce Doudou 007 des mercenaires qui sulfatent, des dérapages incontrôlés, des contrats marrons, des télégrammes codés, de la sueur, des larmes, des armes, une femme très belle, des rendez-vous d'amour, des déchirures, des missions très spéciales, des cascades acrobatiques, des changements de vie qui ne le sont pas moins...

On ne s'essouffle pas à le suivre du Maroc aux États-Unis, de Murinais à la Chine, des paroisses de la France profonde aux villages perdus de l'Amazonie, car sa quête, d'un bout à l'autre, est celle de l'Amour.

Cette vie de tête brûlée – et de cœur brûlant – pourrait être un scénario de film tragi-comico-mystique. Il s'intitulerait « Le chevalier du Ciel » et serait réalisé par Lord Godfinger.

Luc Adrian



Jean-François Callens (surnommé Doudou) est passé de l'aviation à l'adoration suite à une expérience intérieure forte de l'Amour du Père.

Il est entré à la Communauté catholique des Béatitudes en 1981.

Après avoir travaillé aux apostolats d'évangélisation de sa Communauté, et à son ouverture missionnaire en Asie, il exerce un ministère de « prédication populaire », avec une priorité pour les jeunes.

Il est marié à Évelyne, à qui est confié depuis 1990 un ministère d'accompagnement spirituel et d'écoute.

Si vous souhaitez être tenu au courant de nos publications,
vous pouvez envoyer vos nom, adresse et email aux
Éditions des Béatitudes, Burtin, 41600 Nouan-le-Fuzelier
ed.beatitudes@wanadoo.fr
www.editions-beatitudes.fr

EAN Epub : 978-2-84024-766-1
© Éditions des Béatitudes
Société des Œuvres Communautaires, mai 2006

Conception de la couverture : Atelier Béatitudes-Graphisme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Lognes est un petit terrain d'aviation en herbe, dans la banlieue Est de Paris, qui groupe plusieurs aéroclubs de trapanelles légères en bois et toile. Je suis sorti de l'Armée de l'air en janvier 1970, j'ai passé mes qualifications d'instructeur en mai, et j'ai commencé d'exercer début juillet. Évelyne vient donc d'avoir dix-huit ans, et moi vingt-quatre. Elle prend des cours de pilotage.

Oui, effectivement, je me rappelle la jeune fille assez réservée, dont le père est un collègue de travail du mien, qui habite à deux cents mètres de la rue H. Guillaumet, Cité de l'Air⁴ où résident mes parents. Une gamine.

Et qu'est-ce que j'ai fait pour que cette gamine d'alors, amoureuse de grand amour, le soit de moi ? *Je suis descendu de l'avion*. Soyons précis : j'ai franchi obliquement une distance descendante de trente centimètres séparant l'aile basse d'un Jodel D120 du plancher des vaches : l'herbe ! Admirable ! Et je ne me suis rendu compte de rien !

Évidemment, la maestria exigée pour accomplir un tel exploit requiert une concentration totale ! Mais après, quand même, j'aurais dû remarquer dans les yeux de la petite un quelque chose non ordinaire : une flamme, des étincelles... À quoi sert la littérature – et j'ai beaucoup lu – si dans pareil cas, elle ne vous aide pas à reconnaître l'amour de votre vie qui passe... ?

Moi qui prenais des précautions extrêmes pour ne pas m'attacher, et autant pour qu'on ne s'attache pas à moi ! Me voilà aimé à mon insu ! C'est de la rêverie rose de jeune fille en fleur...

— Mouais !... n'empêche que neuf ans plus tard, je suis marié avec elle !

Je suis à la fois fier, ému et vexé. Fier d'apprendre que je suis aimable sur un battement de cœur... Combien de secondes pour descendre d'un *coucou* ? Ému d'être aimé depuis si longtemps déjà. Vexé cependant : je n'avais pas eu l'initiative du choix. C'est une donnée objective. Et n'ayant rien soupçonné, pressenti, avec ma logique masculine, je n'avais participé en rien à... à cette histoire d'amour dont je suis... un des acteurs principaux. Passivité totale !

Insupportable !

— En quoi l'ai-je conquise, méritée, gagnée, séduite ?

Est-ce ma belle intelligence, mon sens de l'humour, mon art du pilotage, mon charme physique ? La voiture, la maison, le métier, la fortune que je n'ai pas ? Lui ai-je fait la cour avec obstination, patience ? Ai-je triomphé de rivaux, vaincu les dragons et rapporté le Graal ? Quelle peine, quel acte héroïque, ou sublime, ou vertueux avais-je posés, pour mériter d'entendre la femme de ma vie, que je viens d'épouser il y a quelques heures, me déclarer un amour qui date de neuf ans ? Eus-je fait un looping inversé, encore ! Non, je suis descendu d'un *piège*. (*Piège* dans l'argot d'escadrille désigne un aéronef.)

Oui, je suis choqué de n'être pour rien dans cette histoire d'amour. Je respire, et je résume intérieurement : je descends d'un avion... parce que j'y étais monté, je vis... donc je bouge, j'existe... donc on m'aime !

*

— À quoi penses-tu ? demande Évelyne.

— À l'amour, à toi, à l'Atlantique.

On sent la mer de la terrasse du restaurant, et on l'entend quand le crooner se tait. Il me faut bien répondre quelque chose. Dans la nuit tropicale sans étoile de Miami beach, l'étendue

noire est l'océan.

En face, de l'autre côté, sur la plage de Soulac au sud de Royan, en juillet 1945, au sortir de la guerre, blottis au creux d'une dune, Papa a embrassé Maman, sa jeune mariée à lui aussi. Il y a les blockhaus, des barbelés et quelques mines, vestiges de violence qui rouillent. Il y a la lumière du phare de Cordouan dans le soleil couchant, le vert bleuté des chardons de sable, l'écume des vagues qui se perd dans le vent tiède, et l'odeur des pins. La vie est toujours gagnante sur la mort. Et puis, il y a la tendresse de deux cœurs, la passion d'un homme et d'une femme jeunes qui se retrouvent après avoir été séparés par la guerre, leur désir, et le désir de moi. J'ai été voulu. C'est Maman qui me l'a dit.

À un petit kilomètre à vol de mouette, Notre-Dame-de-la-Fin-des-Terres, dans sa belle église menacée par le sable, veille déjà sur moi. Papa y servait comme enfant de chœur. Bonne-Maman, jeune veuve de la première guerre, y animait les messes à l'harmonium.

Et dans cette église, au long des siècles, toutes les louanges passées : celles des pèlerins sur le chemin de Compostelle, celles des baptisés, celles des mariés, et celles silencieuses des larmes des ultimes bénédictions, se sont fondues dans celles de Notre-Dame, au moment exact où notre Père des Cieux, dans sa sagesse et son Amour, crée mon âme pour l'éternité. Elle est liée à d'infinitésimales cellules, que j'hérite de générations d'ancêtres depuis Adam, incalculables comme les grains de sable de la mer. Elle est immortelle. Et dès cette portion de seconde, son union est si forte à ce début d'embryon de corps, dans Maman qui l'ignore, qu'elle forme avec lui : moi !

Je suis unique. J'existe, on m'aime. Je vis caché et ignoré au plus profond du ventre de Maman, depuis une microseconde, et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

J'aurais été précédé par l'amour.

J'aurais été désiré et aimé par mes parents. J'aurais été désiré et aimé par mon épouse. Dans les deux cas, je n'en avais pas été conscient. On me l'avait révélé par mode de confidences. Je le croyais sans difficulté : mes parents et Évelyne étaient dignes de ma confiance. J'étais désiré et aimé par Dieu, on me l'avait dit, je le croyais... bon, et alors ?

Il y avait une autre perspective plus étonnante encore : la prière – celle des miens – m'avait précédé, enveloppé :

Le 110^e régiment d'infanterie prend position dans la nuit du 12 avril 1915 sur la crête des Épargés, près de Verdun. Pendant quatre jours, le terrain est écrasé par l'artillerie allemande. Le soldat matricule 6958 porte dans sa vareuse la carte d'un ami datée du 24 mars, lui apprenant qu'il va être père une seconde fois, et que sa femme aurait besoin de lui :

Marie-Louise m'a paru ces jours-ci un peu fatiguée. Elle ne me dit rien. Je me suis bien gardé de l'interroger, mais cela n'a pas l'air d'aller. Son état doit en être la cause. Quel ménagement elle aurait besoin, et quel dommage que tu sois si loin. Mais je trouve qu'elle a mauvaise mine. Heureusement elle ira à Soulac pour Pâques. Sans en avoir l'air, tu feras peut-être bien en lui écrivant de la plaisanter sur son état. Le physique étant malade, si le moral s'y met, elle n'ira plus. En tout cas, je compte bien que pour le grand jour, tu seras depuis longtemps avec elle...

Il ne sera pas avec elle. Mon grand-père paternel est mort dans l'hôpital militaire de Verdun le 15 avril 1915. Comme des

milliers de milliers d'autres. Il était parti très pessimiste à cette *Der des Der*, sachant qu'il n'en reviendrait pas. Il avait eu raison. Il laissait sa jeune femme enceinte depuis la dernière permission, et qu'il aimait passionnément. Il laissait son bout de choux de quatre ans : celui qui deviendrait mon papa.

Comment meurt-on à trente et un ans, quand on laisse derrière soi tant de tendresse : une épouse, un petit garçon de quatre ans et un enfant dont on vient d'apprendre la vie, et qu'on ne verra pas ? Comment meurt-on quand on perçoit, par avance, l'immense détresse de celle qu'on aime par-dessus tout, qui aurait tant besoin de vous, et qu'on va laisser seule ?

La réponse la moins sotte est qu'on meurt comme on peut... Je suppose ! Comme on peut, et on peut toujours prier.

Prier comme les petits cathos l'apprennent : *Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant, et à l'heure de notre mort...* et c'est maintenant l'heure de ma mort, et je n'ai plus le temps...

Et que demande-t-on à l'heure de sa mort pour son petit garçon de quatre ans qu'on ne pourra jamais aider ici-bas, alors qu'on est si seul, et qu'on a trop mal pour réfléchir longtemps ?

— Ô Marie, Mère de Dieu, veille sur lui. Qu'il soit heureux, mon petit Henri. Qu'il rencontre le grand amour, et qu'il ait des enfants qu'il rende heureux. Et je vous supplie, Marie pleine de grâces, qu'il puisse un jour être fier de ses enfants... Et aidez-le au soir de sa mort, Ô Marie.

Oui, quelque chose comme ça, je suppose.

Et Henri, son fils, rencontra Raymonde, ma mère, et je suis l'aîné de leurs quatre enfants. Bingo !

*

Le grand-père, mourant trente et un ans et sept jours

exactement avant ma naissance, avait dû prier pour moi. Pas de preuve, mais c'est vraisemblable ! Plus facile d'y croire en tout cas, me semblait-il, dans cette belle nuit de printemps 1979 en Floride, que de croire au hasard et à la nécessité !

Et la prière avait comme produit des résultats vérifiables dans ma vie. Donc Dieu avait écouté, exaucé, parce qu'Il était bon. Pas difficile à croire non plus. Parce qu'Il aimait ceux qui le priaient. Pas difficile à croire encore. Parce qu'Il m'aimait.

— Stop ! Je ne veux pas aller plus loin. En tout cas, pas ce soir. J'ai mon compte. Car si je crois, mais vraiment, que Dieu m'aime, ma vie doit changer, et ça ne doit pas attendre.

J'ai le nez dedans : Évelyne m'a aimé et ma vie a changé. Et rudement vite. C'est clair ! Et ai-je eu le choix ? Finie, ma libre vie de célibataire qui fait ce qu'il veut, ou presque, quand il veut, comme il veut. Attention : je ne le regrette pas ! Ce n'était pas le bonheur avant, c'est vrai, mais l'un dans l'autre, c'était plutôt satisfaisant pour un jeune homme qui a la chance – oui, appelons ça comme ça – d'être en bonne santé, dans une société aisée, en paix, avec un métier qui lui plaît, et qui lui rapporte de l'argent. Conclusion, se laisser aimer est très risqué pour sa liberté !

— Yeah ! Mais ça rend heureux !

À plus forte raison si Dieu m'aime. Alors ma vie va changer, doit changer. Je ne veux pas même y penser. On verra plus tard. Je vais piloter. Et si changer de vie impliquait de renoncer à l'aviation ? Stop. J'éprouve beaucoup de plaisir au vol de nuit. Et après, je retrouve Évelyne pour ma nuit de noces.

*

Les jours qui suivirent, l'incontournable *fait* qu'ON avait prié Dieu pour moi, pour mon bien, pour mon bonheur, et qu'ON

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

10 Catéchisme dit de Beauvais, à l'usage des diocèses de France. Petit livret cartonné beige que j'ai toujours, renforcé de partout au papier (non) collant de l'après-guerre, dont la crasse témoignait du bon usage ; merci de m'avoir transmis, dès mon plus jeune âge, le goût des choses de Dieu.

11 Oui, oui, je me souviens avoir pensé cela. Il faut resituer le contexte : 1966.

12 Lc 15, à partir du verset 11.

13 Jb 7, 17-19.

14 Jb 14, 5-6.

15 Si nous voulons être logique sans discuter : 1) Dieu est Amour absolu. 2) L'amour ne peut forcer ni contraindre sous peine de ne plus être amour. Dieu ne peut dans sa toute-puissance tricher avec la liberté qu'Il nous a donnée par amour et pour l'amour. S'Il le faisait, il cesserait d'être ce qu'Il est. Absurde. 3) Notre liberté a le pouvoir de faire des choix pour toujours et sans retour, comme s'opposer en pleine conscience et de propos délibéré à la vérité, la bonté de Dieu. Donc, la possibilité de dire non à Dieu est bien réelle. Mon entêtement à persister hélas aussi. Le respect de Dieu pour mes choix aussi. Je *peux* décider de passer mon éternité, séparé de Lui... L'enfer existe. *Seigneur Jésus-Christ, fils du Dieu vivant, aie pitié de moi pécheur !* Rm 10, 13 : « *Quiconque invoquera le Nom du Seigneur sera sauvé.* »

J'ai terminé mon stage. J'ai le diplôme de pilote de ligne américain. J'aimerais bien trois choses. Me marier religieusement. Avoir la *carte verte*, autrement dit : recevoir l'autorisation de rester aux États-Unis et d'y travailler. Et trouver un emploi de pilote dans une des petites Compagnies d'hydravions qui desservent les Bahamas.

Carte verte et job vont de pair. Si nous avons un enfant qui naît ici, nous pourrions rester. J'avais enchaîné, pendant treize ans, contrat temporaire sur contrat temporaire, pour ne pas me fixer, par goût, mais également avec l'arrière-pensée de devenir moine, à cause de mon *chèque en blanc* ! Mais il était temps maintenant de me ranger, du moins d'essayer.

Se marier religieusement ne presse pas. Mais c'est plus difficile que civilement. Il faut suivre très régulièrement tout un parcours, trouver des témoins pratiquants acceptables et reconnus.

En attendant, il me faut de l'argent. Nous partons à Madagascar, au nord-ouest, à Majunga sur l'océan Indien. Nous habitons un petit bungalow au bord de la mer. Je sulfate les cotonniers, Évelyne se lève à quatre heures pour méditer en marchant sur la plage déserte. La vie est douce. Nous nous entendons bien.

Quelquefois, avec la complicité des mécanos malgaches, elle m'accompagne. Elle s'accroupit dans la carlingue, plus étroite que la cabine d'un tracteur, pour éviter d'être repérée par la tour de contrôle. Après le décollage acrobatique, elle s'assoit entre mes genoux, et je pilote avec ma femme dans les bras. Génial.

Nous volons au ras des vagues de l'océan dans la lumière de

l'aube, ou frôlant les arbres géants, glissant entre les berges de rivières boueuses pour effrayer de gigantesques crocodiles qui sortent des hautes herbes et se précipitent dans l'eau, ou poursuivant des vols de flamands roses sur des lacs bleutés. Les planteurs isolés nous font la fête. Évelyne me rappelle :

— Ne crois-tu pas que nous pourrions remercier la Sainte Vierge ? Oui, effectivement, j'approuve. Mais je ne sais trop comment remercier pour tant de bonheur immérité. Pour Évelyne, la prière semble simple, c'est entrer dans une relation aimante et confiante avec Marie par le cœur... je comprends vaguement. J'accepte de *réciter* tous les jours trois *Ave*. Je ne sais si c'est *avec le cœur*, mais le cœur y est !

Quoi qu'il en soit, c'est un exercice plus exigeant qu'il n'y paraît à première vue. Il faut trouver le moment, qui n'est jamais le bon pour l'un des deux, et le tempo. Évelyne en est à : *Le Seigneur est avec vous*, quand j'en suis à : *Priez pour nous pauvres pécheurs*. Nous découvrons qu'être d'accord pour prier ensemble est laborieux. Mais ces pauvres trois *Ave* quotidiens, récités plus ou moins machinalement, par moi du moins, et après nous être parfois disputés à leur sujet, me préparaient...

*

Début 1980, nous sommes de nouveau aux États-Unis, en Californie cette fois, à San Mateo au sud de San Francisco. Je veux passer ma qualification de Boeing 707 et intégrer une Compagnie régulière, comme Singapore Airlines.

J'ai trente-quatre ans, et j'ai renoncé à ma vie aventureuse : ne faire que ce que je veux, ne m'attacher à rien, ne pas me fixer... et tout le bazar. Je sais qu'Évelyne désire une vraie vie de famille. J'accepte le principe de rentrer dans le rang, me stabiliser et cætera, bien qu'elle ne me le demande pas.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas. Je suis trop lourd, trop pierreux. Au secours ! Je reste immobile, parce que je ne sais pas quoi lui dire, et je suis dans un tel état !

... Il court, je ne bouge pas... *Pardonne-nous nos offenses... Pardonne-nous... Pardonne-nous...*

Ce qui, en moi, était fait pour courir vers Lui s'est comme endurci. Je suis arrivé jusque-là, il ne restait plus grand-chose, une centaine de mètres, mais je ne peux aller plus loin. Cette passivité impuissante devant cette vulnérabilité d'amour qui court vers moi est insupportable. Purgatoire.

... *Pardonne-nous nos offenses... Pardonne-nous... Tout contre sa joue... Pardonne-nous...*

Autre vague de larmes. Il a bondi. Il s'est jeté. Il me serre contre Lui. Il m'étreint, Il me regarde. Il m'embrasse²³. Je bredouille comme hier soir : *J'ai péché... Je ne mérite plus...* Autrement dit : *Avant, je méritais*. L'énormité me saute au cœur : mériter d'être aimé par Celui qui est l'Amour²⁴ ! Comment puis-je oser penser *mériter l'amour* ? Ai-je mérité l'amour de ma grand-mère, de mes parents, d'Évelyne ? Alors oser penser qu'on puisse *mériter* l'amour de Dieu Amour !

Allais-je enfin reconnaître l'amour que ce Père, tendre au-delà de toute tendresse, avait pour moi, depuis toujours, toujours ? Dès avant la création du monde ? Il ne m'aimait pas seulement quand je bossais dans la propriété, étais gentil avec les pénibles, et pardonnais au frangin. Il m'aimait maintenant, alors que je lui revenais couvert d'excréments de cochons, et que j'avais... et que j'avais tout gâché.

Je pleure de regrets, joue contre sa joue, quand une déferlante de confusion plus grande encore s'abat sur moi.

Imperturbable, évêque, célébrants, assistants continuent de chanter.

... *Pardonne-nous nos offenses...*

À proprement parler, ce n'est pas un dialogue. Je monologue et, dans les silences, je comprends. Avec mes mots, dans mon style. Logique, sinon je ne comprendrais pas !

Qu'Il ait pensé à moi... ma mère aussi.

Qu'Il m'attendait... Évelyne aussi.

Il y avait un plus : Il m'avait guetté. Il me disait en quelque sorte : *Je t'attendais parce que j'étais sûr que tu reviendrais.* Mais comment pouvait-Il être sûr ? Je me rebelle dans mes larmes.

Il m'avait fait libre. J'étais libre. Déjà, le coup d'Évelyne qui lui avait demandé ma main par la prière de Marie, en cachette, était limite. Et, dans ce dramatique conflit entre ma liberté et la sienne, entre mon pouvoir de veto et sa grâce toute-puissante, je ne prétendais certes pas mieux faire que les Jésuites, pour comprendre.

Mais comment pouvait-Il être sûr que, dans mes lâchetés, déchéances, mensonges – j'avais essayé de Lui confesser la déclaration complète hier soir –, je trouverais le courage de revenir ? Avant-hier encore, je ne voulais pas – concrètement – venir ici. Et il s'en est fallu de peu que je ne refuse l'amour d'Évelyne.

Suis-je donc, que je le veuille ou non, destiné, programmé à passer mon éternité dans sa propriété ? L'appel de la cloche de Monsieur Seguin²⁵ n'était pas venu à bout de l'obstination de sa chèvre qui s'était enfuie, comme le fils prodigue, comme moi. Et au matin, après s'être fièrement battue, le loup l'avait mangée. Mangé qui ? Moi ! Pour être beau, c'était beau, la mort crâneuse

de la stupide chèvre.

Non, je ne finirai pas comme la chèvre : je reviens... J'arrive ! L'ai-je crié à voix haute ? Non, personne ne me prête attention ; ils chantent : *Pardonne-nous nos offenses*. Un iceberg entier de fierté orgueilleuse tombe dans cette présence paternelle surchauffée d'amour.

En réponse à mon objection, je comprends :

Comment oses-tu douter que ton père ne puisse pas être sûr de toi, mon grand ? Je savais que tu reviendrais parce que tu es mon fils. Je hoquette de sanglots. Oui, je suis son grand ! Et je me blottis dans sa présence comme un tout jeune enfant.

Je suis revenu parce que, toute misérable, lamentable, épouvantable, méchante, cruelle... qu'ait été ma conduite au long de ces années, je reste son grand. Quelque part, je lui ressemble. Je suis librement revenu. Je ne suis pas foncièrement un salaud condamné d'avance à être gracié, quoi que je fasse. Le Père est fier de moi, je suis revenu.

J'étouffe de larmes. De confusion et de gratitude. Je comprends qu'on puisse en mourir. En moi, *le vieux moi* n'en finit pas d'agoniser.

*

J'avais volontairement cherché – en vain, il me fallait l'admettre – à être heureux selon mon mode d'emploi. En vivant à ma guise. Sans tenir compte du projet de Dieu. Plutôt, sans même m'enquérir de son avis, de son désir paternel pour moi. J'avais prétendu trouver par moi-même ce qui était bon ou mauvais pour moi. J'avais parasité, étouffé en moi, comme une plante grimpante, le germe de fils, déposé par Dieu à mon baptême.

Ô mon Dieu, pardon !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

positions concernant la sexualité.

Objectant qu'elle pourrait se prononcer aussi clairement sur la violence et la guerre qu'elle le faisait sur l'amour.

— Écoutez, Jean-François, d'abord les psaumes ne se lisent pas mais se prient. Tout y parle de Jésus et tout se tient. D'autre part, dans votre : *Faites l'amour, pas la guerre*, je ne sais ce que vous mettez dans le : *faites*, et sous le mot : *amour*, mais je n'aime pas l'expression, l'amour ne se fait pas, il se propose, se donne et se reçoit.

Il ne rougissait pas. Ses yeux n'agressaient pas, mais ne reculaient pas. Le fait est que moi non plus, je n'aimais pas ce slogan de 68 fripé. Il avait poursuivi :

— Ensuite, concernant les positions de l'Église sur l'amour, il me semble qu'elle est qualifiée pour en parler. Dieu est amour, son message est l'amour. Mais si vous le voulez, je vous présenterai un médecin profondément pratiquant, qui saura bien mieux que moi vous parler des positions de l'Église sur la sexualité.

Il n'avait pas réponse à tout, et l'admettait.

Mais les débats sur le préservatif m'intéressaient autant que ceux sur l'affectivité des Métazoaires. Qu'est-ce qui m'avait pris d'être allé le titiller sur pareil sujet ? Et il avait conclu :

— Je ne suis ni doué ni compétent pour répondre à vos questions, mais j'aime l'Église.

Cet argument seul me suffisait. Une réponse virile à des objections de cuistre.

Il n'y a pas de bijouterie dans Azrou. Et dans un instant, ça va commencer ! Il y a par contre un distributeur de chewing-gum où les boules de gomme à mâcher sont mélangées à des colifichets : bagues, anneaux, pendentifs en plastique. Action ! Je vide

pratiquement la machine en dix minutes pour la plus grande satisfaction des gamins, avant d'obtenir un anneau blanc qui fera l'affaire.

Je ne suis pas fier, mais embêté. Et je l'avoue : amusé et reconnaissant. Dieu, dans son humble tendresse pour moi, entre dans *mon style*. Seule la parole librement donnée une fois et pour toujours comptait. Et puisque c'est le geste de l'échange des fidélités, dans l'alliance et l'appartenance réciproque qui importait, la qualité du bijou en elle-même était... était aussi secondaire que ma première couche-culotte !

Mon Créateur n'ignorait pas combien j'avais toujours été un peu décalé à ces mariages, où le conformisme de convenance se mélange au grave dans un cocktail imbuvable. Le sérieux côtoyant la bagatelle, les intimes et les autres, le mousseux et le champagne, la virginité et l'adultère, l'honneur et le vulgaire, la dragueuse et le vieux garçon... le voile pudique de la mariée et le décolleté de bars à marins, le superficiel au rendez-vous des promesses échangées pour la vie. Des copains juifs m'avaient expliqué que l'impureté venait du mélange. Et la parole donnée ne se mélange à rien. J'en sortais à chaque fois triste. Pas de ça pour mon mariage.

Un enregistrement, pour les cloches qui appellent et rassemblent. Du plastique, pour l'alliance qui rappelle l'union. Des religieuses de la simplicité pauvre, pour témoins. Évelyne n'était pas en blanc, et je ne portais pas de cravate. Mais l'engagement n'était pas du toc. Dieu était présent.

Il avait exaucé notre plus grand désir. Il nous avait précieusement remis l'un à l'autre pour nous accompagner mutuellement jusqu'au bout du soir de la vie. Et s'il advient que je meurs le premier, je demande par avance pardon à Évelyne pour cette seule forme d'abandon possible.

*

Jean-François, Moi ton Dieu, Je te confie Évelyne.

Ô, mon Dieu, je mets mon oui dans ta fidélité. La mienne comme mon amour est limitée, faible, inconstante, volage. Accorde-moi, je t'en prie, de m'apprendre à aimer, à aimer Évelyne, et à te laisser l'aimer en moi.

Prends soin d'elle, et ce que tu auras dépensé en plus, je te le rembourserai, moi, à mon retour.

Seigneur, je te promets.

Et Dieu s'engagea.

Évidemment.

Sinon, côté homélie, le Père De Reboul n'était pas un prédicateur. Et que m'importait ! En un mois, à la plus grande vitesse que je pouvais supporter, il m'avait ramené au sacrement de réconciliation, propulsé dans celui du mariage, et renouvelé dans ceux de mon baptême et confirmation. Eût-il été évêque, il m'appelait au diaconat !

Pour moi, il avait été le bon berger⁴⁴.

Le chant d'entrée, repris à la communion et à la sortie, me marqua : *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice, et toutes choses vous seront données en plus...* Cette parole tirée du chapitre 6 de Matthieu, verset 33, tenait lieu de contrat de mariage entre Dieu et nous.

Notre part consistait à *chercher*, avec ce que le verbe implique d'intelligence, de patience, d'efforts, d'obstination, mais aussi d'intuition et d'imagination. Chercher comme les êtres humains cherchent, quoi, sans garantie... Mais avec la joie des enfants qui jouent à cache-cache avec leur papa, bien certains qu'à la fin, ils le trouveront. Et *chercher d'abord*, avant tout, en priorité

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

naturelles, se proposerait comme but ou comme moyen de rendre impossible la procréation... »

§ 16 : « L'Église est conséquente avec elle-même quand elle estime licite le recours aux périodes infécondes, alors qu'elle condamne comme toujours illicite l'usage des moyens directement contraires à la fécondation, même inspiré par des raisons qui peuvent paraître honnêtes et sérieuses. En réalité, il existe entre les deux cas une différence essentielle : dans le premier cas, les conjoints usent légitimement d'une disposition naturelle ; dans l'autre cas, ils empêchent le déroulement des processus naturels. Il est vrai que, dans l'un et l'autre cas, les conjoints s'accordent dans la volonté positive d'éviter l'enfant pour des raisons plausibles, en cherchant à avoir l'assurance qu'il ne viendra pas ; mais il est vrai aussi que dans le premier cas seulement, ils savent renoncer à l'usage du mariage dans les périodes fécondes quand, pour de justes motifs, la procréation n'est pas désirable, et en user dans les périodes agénésiques, comme manifestation d'affection et sauvegarde de mutuelle fidélité. Ce faisant, ils donnent la preuve d'un amour vraiment et intégralement honnête. »

52 HV § 20 : « La doctrine de l'Église sur la régulation des naissances, qui promulgue la loi divine, pourra apparaître à beaucoup difficile, pour ne pas dire impossible à mettre en pratique [...]. On peut même dire qu'elle ne serait pas observable sans l'aide de Dieu qui soutient et fortifie la bonne volonté des hommes... »

J'étais affronté à une autre difficulté. Nous vivions de nos économies. Et je devais en finir avec le nomadisme.

Un ami me proposa un boulot de pilote au Congo. J'allai voir seul. J'atterris à Brazza le premier vendredi après Pâques, le soir. On remit les formalités au lundi. Mais quand nous rencontrâmes le patron, je ne sais par quelle pirouette africaine, l'entreprise ne pouvait plus embaucher. Du jour au lendemain, elle se voyait placée sous contrôle direct de l'État.

J'étais piégé chez le copain avec un chapelet, mon vieux missel Feder et mon Nouveau Testament. Le temps de trouver un billet, une place libre, il me fallut trois semaines pour m'exfiltrer. C'était reparti pour une nouvelle retraite spirituelle.

Je me réveillais tôt, passais la matinée à prier les quelques psaumes du missel, et à lire les Actes des Apôtres. L'après-midi, je descendais à pied en récitant le chapelet jusqu'à la Cathédrale, où je passais deux bonnes heures, quelquefois plus, d'adoration silencieuse devant le tabernacle.

Tant que je roulais ma bosse sans me fixer, j'avais toujours trouvé facilement du travail. J'avais été à sec quelquefois. Et entre deux renflouements, j'avais dû vivre d'expédients. J'avais travaillé comme magasinier, bagagiste, charbonnier, jardinier, tractoriste en Argentine. Personne ne dépendait de moi. Et le contrat passé avec la Providence paternelle, de ne manquer de rien d'essentiel, avait apaisé mes angoisses de l'avenir. Dieu discrètement réglait mes notes.

Maintenant, je voulais assurer. J'avais pris la *bonne* résolution de me sédentariser. Évelyne avait quitté son travail, parce que sa priorité était la vie commune, et non la vie en parallèle, chacun

de son côté, ponctuée de brefs entractes.

Je priais, je m'appliquais, j'avais remis Dieu et l'amour à la première place et... rien ne marchait plus. Comment allions-nous avoir une maison, une stabilité pour élever, protéger une famille, si Dieu ne m'aidait pas à trouver un travail régulier maintenant, alors qu'Il m'avait aidé à trouver des contrats temporaires ? Que voulait-Il ?

Pour toute une partie de moi-même (pas la mauvaise !), la situation était pénible. Une certaine précarité pour un caractère inquiet, pessimiste, peut devenir douloureuse à la longue, comme le frottement d'un pied dans une chaussure étroite. Pour une autre partie de moi-même (la meilleure !), je tenais l'occasion de montrer à Dieu, à Notre Père, ma confiance.

En outre, on s'ébrouait dans une *grâce de prière*. N'étions-nous pas appelés à une vie contemplative ? Mais auquel cas, pourquoi nous étions-nous mariés ? Pourquoi Dieu avait-il attendu notre mariage pour nous donner le goût de la prière, de la régularité, de la vie retirée ?

Seul avec Dieu, c'est bien la définition du moine ? Mais vivre en couple, en famille, seuls à deux avec Dieu, c'est quoi ? N'étions-nous pas dans l'illusion, en train de *disjoncter* ? Était-ce bien *normal*, pour des laïcs mariés, toutes ces heures de lectures spirituelles et de prière ? À qui demander, vers qui se tourner ? Notre curé marieur était au Maroc. Nous redoublâmes de prière, avec Marie, à l'Esprit Saint.

Comment s'y prendre pour connaître *le plan de vol* proposé par Dieu ? Comment s'y prendre pour discerner un appel de Dieu, mais un appel à quelque chose de relativement précis ?

Que Dieu nous appelle à la prière en général, pas de quoi être éberlué. Il l'avait ordonné : « *Priez sans cesse*⁵³ ! » Mais pour vivre ? Avec une famille ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

69 Intraduisible anxiété humiliante de notre propre chair pour sa survie.

70 Cf. Mc 8, 14 à 21 : « *Ne comprenez-vous pas encore ?* » Ô mon Dieu, pour te répondre franchement : non, je comprends mal, comme beaucoup de mes frères qui t'aiment, la part, l'effort, la participation qui nous reviennent. Travailler pour gagner sa vie et subvenir à ses besoins autant qu'il est possible est rappelé par saint Paul (Cf. 1 Th 2, 9). Il doit permettre une étroite collaboration entre nous et Dieu. (Cf. 1Co 4, 12 et Phi 4, 15-18.) Nous oscillons entre nous charger nous-mêmes de *la logistique*, et donner le temps et l'énergie restant au service de Dieu, au risque de parasiter l'apostolat par nos besoins premiers servis ; et d'autre part, nous décharger totalement de *l'intendance* sur Lui, au risque de l'illusion orgueilleuse et paresseuse qu'Il ne supportera pas. *Kyrie Eleison !*

Du côté pécheur, le risque de vouloir prendre Dieu pour un distributeur automatique demeure. On le sert, on le prie, on croit, Il donne, c'est *cool !* Mais soyons rassurés : du côté de Dieu, il n'est pas question d'être pris pour le père Noël ! Essayez, vous verrez ! Vivre de la Providence dans la durée est aussi simple que terriblement exigeant, et pardon, Notre Père, pardon, c'est également très fatigant. L'argent amortit les urgences et soulage notre inquiétude, au moins dans un premier temps qui peut durer longtemps. Il apprend à ne plus dépendre pour les besoins élémentaires, et à s'assurer. On a une ceinture, mais on met des bretelles en plus, au cas où..., c'est le drame du bourgeois. On préfère planter des oliviers et de la vigne et en manger les fruits, que dépendre de la manne à ramasser tous les jours, assaisonnée de cailles de temps à autres...

Donne-nous, Père, jusqu'à notre dernier souffle de n'avoir d'autre choix de survie que celui d'être suspendu à Toi... sinon nous choisirons le compromis.

71 *Le Lion de Juda et l'Agneau immolé*. L'histoire de la Communauté des Béatitudes est racontée par Ephraïm son fondateur dans deux livres fondateurs : *Les pluies de l'arrière-saison* et *Déjà les blés sont blancs* aux Éditions Le Sarmant Fayard, Paris 1985. www.beatitudes.org, où vous trouverez l'histoire, le nom, la spiritualité... de la Communauté.

Suite à son extension internationale dans des cultures très diverses, la Communauté fut de plus en plus souvent amenée à rencontrer des situations où lui était difficile de porter ce nom. Elle prit celui des Béatitudes en 1992.

72 petitessoeursjesus.cef.fr/

73 Mère Teresa de Calcutta (1910-1997).

« Par mon sang, je suis Albanaise. Par ma nationalité, Indienne. Par ma foi, je suis une religieuse catholique. Pour ce qui est de mon appel, j'appartiens au monde. Pour ce qui est de mon cœur, j'appartiens entièrement au Cœur de Jésus. »

Mère Teresa de Calcutta se vit confier la mission de proclamer la soif infinie de l'amour de Dieu pour l'humanité, en particulier pour les plus pauvres des pauvres.

À l'âge de dix-huit ans, poussée par le désir de devenir missionnaire, elle rentre à l'Institut de la Vierge Marie, connu sous le nom de Sœurs de Lorette. Là, elle reçut le nom de Sr Mary Teresa.

Le 10 septembre 1946, Mère Teresa reçut son « inspiration », son « appel dans l'appel ». Ce jour-là, la soif de Jésus d'aimer et sa soif pour les âmes prirent possession de son cœur, et le désir de satisfaire cette soif devint la motivation de sa vie. Jésus lui révéla, par des locutions intérieures et des visions, le désir de son cœur d'avoir « des victimes d'amour », qui « diffuseraient son amour sur les âmes. »

Il demanda à Mère Teresa d'établir une communauté religieuse, les Missionnaires de la Charité, dédiée au service des plus pauvres d'entre les pauvres.

Le 17 août 1948, elle se revêtit pour la première fois de son sari blanc bordé de bleu pour entrer dans le monde des pauvres.

Le 7 octobre 1950, la nouvelle congrégation des Missionnaires de la Charité était officiellement établie dans l'Archidiocèse de Calcutta. L'approbation accordée par le pape Paul VI en février 1965 l'encouragea à ouvrir des maisons au Venezuela, à Rome et en Tanzanie et finalement, sur tous les continents.

L'ensemble de la vie et de l'œuvre de Mère Teresa témoignent de la joie d'aimer, de la grandeur et dignité de chaque être humain, de la valeur de chaque petite chose faite avec foi et avec amour, et, par-dessus tout, de l'amitié avec Dieu.

En 1997, les sœurs de Mère Teresa, béatifiée par le pape Jean-Paul II le 17 octobre 2003 à Rome, étaient au nombre d'environ quatre mille et étaient établies dans six cent dix fondations réparties dans cent vingt-trois pays du monde.

Dimanche 12 juillet 1981, vers dix-sept heures.

Neuf mois, presque jours pour jours, après notre effusion du Saint-Esprit et notre mariage. Le temps d'une grossesse pour l'enfantement de notre vocation !

La porte en bois de la Visitation de Pont-Saint-Esprit est comme on s'imagine les portes de monastère ou de prison : imposante, épaisse, austère, avec un judas. Fermée évidemment. Entre deux grands murs redoutables. On sonne, on attend, on frappe, on sonne longuement, on attend longtemps...

C'est un signe. Première tentation d'une série non calculée. Dieu ne nous veut pas là. Nous faisons fausse route, c'est clair : filons ! À Marseille par exemple, voir les sœurs de Mère Teresa. Sauf que nous ne sommes pas d'accord, Évelyne et moi, pour repartir sur-le-champ, mais demain...

On re-sonne. Enfin quelqu'un. Une minute de plus et nous étions d'accord pour reprendre la voiture.

Nous nous présentons. Résumé d'un résumé en accéléré. Nous avons affaire au sourire, à la gentillesse de Mimi. Il nous faut attendre, car il est question d'un Office qui doit commencer.

— Oui, nous voulons bien y aller : la prière est notre premier besoin, vous comprenez ? Mais nous aimerions voir le supérieur, si possible aujourd'hui. Nous comptons repartir demain tôt.

Elle hoche la tête devant notre assurance de néophytes qui ne doutent de rien, sourit, nous amène à la chapelle par le cloître intérieur. Il y a des sentences peintes sur des murs gris comme dans les films.

La place réservée aux visiteurs est derrière les hautes stalles en mauvais état, jamais balayées depuis la dernière visite de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mon cœur. J'ai la nuit devant moi...

Par réflexe acquis, je me confie à la prière de Thérèse de Lisieux, qui me confie à Marie Mère de Miséricorde, qui me confie à Dieu Miséricorde incarnée : Jésus.

*

Je dois faire attention à la façon dont je raconte les choses. Je suis une sorte de *prédicateur populaire* depuis 1985, et j'ai pris l'habitude *professionnelle* d'accentuer les nuances pour garder l'attention de l'auditoire.

Par facilité, on force le trait, on accélère sur les points de suspension et on supprime les demi-teintes ! Par économie, on ne fait ressortir que le détail qui touche. On passe sur ceux plus longs ou plus difficiles à développer. Broderie, dentelle et macramé demandent une denrée rare entre toutes quand il s'agit de traiter des choses de Dieu : le temps.

L'auditoire est (toujours) pressé. On cherche à convaincre, enthousiasmer... vite ! En sachant bien que la vie est (toujours) plus complexe et riche, et que la Grâce est toujours plus simple... Évidemment.

Comment témoigner vite, avec chaleur et passion, sans déformer ni colorer ? Il faudrait être un artiste de génie, ou à défaut se taire. Mais c'est (se taire !) interdit aux chrétiens ! Alors on se résigne au compromis, avec des questions sans réponse de reporters blasés : l'objectivité d'un enregistrement *froid* des faits sert-il mieux la vérité qu'une narration *chaude* du vécu des mêmes faits ? Et qu'est-ce que la vérité, d'abord ? Demandez aux arbitres de touche !

Et on finit par s'en laver les mains comme le Ponce Pilate⁹⁰.

Thérèse qui, elle, n'a jamais cherché que la vérité, s'est mêlée de mes affaires. C'est un *fait*. Depuis, j'ai maintes fois pris la

résolution de ne chercher, en premier lieu, qu'à être témoin de Celui qui a dit : *Je suis la Vérité*. Je reste foncièrement hélas un bonimenteur et un cabotin... Mais pour un condamné à mort, implorer la miséricorde du fond du cœur est poser enfin un acte vrai.

Thérèse, en effet, comme dit un de ses grands amis, le père Guy Gaucher, s'est *infiltrée dans ma vie presque par effraction*.

Madeleine, une tante aimante, fidèle toute sa vie à la messe dominicale, et aux petites roses en tissu rose, pieusement offertes à la statue mièvre d'une Thérèse aux joues roses, n'avait pas allumé en moi un désir fort de la rencontrer... !

Jusqu'au jour où la chère tante est morte un premier octobre, fête de Thérèse, d'un coup, dans son jardin, en coupant tranquillement des roses pour un bouquet en l'honneur de la Sainte. Chouette mort, non ?

Moi, ce genre de coïncidence me parle. La probabilité de gagner le gros lot au Loto : en obtenant six bons numéros sur les quarante-neuf proposés, soit une chance sur quatorze millions, n'est rien en comparaison ! J'ai donc cherché à connaître Thérèse.

J'ai commencé par lire ses derniers moments, pour découvrir, avec stupeur et une estime sans borne, que la pâlichonne au bouquet et joues roses était morte avec une sobriété virile à rendre jaloux un légionnaire à Camerone⁹¹.

Attendez avant de hausser les épaules devant ce qui n'est pas le langage habituel, j'en conviens.

Comment s'étonner de la difficulté des jeunes hommes à se donner avec audace et témérité au service de l'Église, quand il leur est (aujourd'hui) si peu proposé d'exemples déclinés au masculin d'abnégation et de détermination à respecter – quel qu'en soit le coût, et jusqu'à ce que mort s'en suive s'il le faut –

la parole donnée et la fidélité à l'engagement ?

Pourquoi ne faudrait-il admirer chez Thérèse que sa simplicité, son extrême gentillesse et sa grande vulnérabilité acceptée, dans une vie terne de cloîtrée ? Et pourquoi écarter, comme gênante, sa fascination pour l'intrépidité de Jeanne d'Arc ? Ou considérer comme secondaire son courage dans les souffrances physiques, sa fidélité à toute épreuve envers ceux et celles pour qui elle prie, et dont elle fait des amis, sa manière enfin de mourir, admirable de discrétion ?

Pour ma part, *elle m'a eu* par trois vertus *gros grains* : son courage physique (pas uniquement le courage féminin du : je ramasse une épingle par terre avec amour), son esprit d'équipe avec l'Église d'en haut, et son sens de la responsabilité une fois qu'elle vous a pris en charge !

Par la suite, elle m'a fait découvrir son abandon raffiné à la tendresse du Père, son amour fou pour Jésus, et la délicatesse féminine de sa docilité à l'Esprit Saint.

*

Lors d'un rassemblement des Béatitudes à Lisieux en 1992, le thème d'une soirée était : la prière d'intercession qui ne se décourage jamais. La prière du priant qui ne se lasse pas de prier. Thérèse était une experte en la matière. Sûre de son Dieu, sûre de son poids sur le cœur de son Dieu, elle avait eu le culot de promettre qu'*elle passerait son éternité à faire du bien sur la terre... jusqu'à faire tomber les exaucements comme une pluie de roses ! On ne refuse rien à des priantes comme vous !*

Pour retenir la perle de foi au-delà de l'écrin des mots confiturés, chacun fut invité à écrire concrètement, séance tenante, une lettre à Thérèse. Une vraie lettre, pas une liste au père Noël, ou à Damart ! On a distribué feuilles et enveloppes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prendre dans son équipe. Elle avait choisi avec humour un signe prosaïque, adapté à mes goûts et à mon sens de la chronologie : les vigiles de sa fête, mais de manière à ce que je ne puisse attribuer à la politique commerciale d'Air France ce qui lui revenait à elle et à elle seule.

Dans son équipe, nous avons, avec Évelyne, chacun notre place réservée, à part entière mais côte à côte ! Ensuite, elle montrait qu'elle n'était que l'humble servante de la servante (Marie) du Bon Dieu. Elle n'avait fait qu'exécuter... Elle rappelait enfin, en bonne pédagogue, que la porte de tout exaucement, ouverte par Celui seul qui détient la clé¹⁰⁷ et que nul ne peut fermer, est la porte de la Miséricorde.

— Ô Père, quand nous entrons dans la miséricorde (même pour en parler aussi petitement), tout ce qui est à toi est à nous¹⁰⁸. Sois loué !

Si Dieu s'occupe ainsi de nous pour des détails que l'on est confus de raconter, combien nous devons passer notre vie à témoigner qu'Il est bon, tendre, délicat, d'une prodigalité sans mesure.

Ma lourdeur de disciple lardu est accablante... Aussi repris-je un verre de champagne pour la faire passer, et je m'endormis, avec une pensée de gratitude pour Mimiche, promettant de partager son *truc* ! Il y a de la place dans l'équipe de Thérèse.

*

Je suis condamné à mort, depuis ma naissance d'ailleurs, comme vous. Demain ou après-demain au plus tard, quelle différence ? Ce sera mon tour, le vôtre.

Si on n'a personne à charge, si ceux qui vous ont aimés le plus sont décédés : femme, parents, si vous ne laissez pas d'abîmes de chagrin derrière vous... une balle dans la tête n'est pas la

plus mauvaise façon de mourir : il n'y a pas de douleur physique, et c'est plus simple que de s'éteindre lentement, à petit feu, dans un lit d'hôpital.

Cette perspective m'effraie-t-elle ? Au risque de prendre des allures de matamore : non, mourir ne me fait pas peur dans l'instant présent. On verra ce qu'il en est demain ou après-demain. Pour l'instant, j'ai peur de mon péché, et des réactions qu'il peut produire sur ma foi et mon espérance.

C'est comme une approche en longue finale après un vol difficile, dans les turbulences d'une nuit de tempête, sur un vieux DC3 mal équipé. Pas grand-chose à faire. Il ne reste plus qu'à maintenir le pilotage basique : vitesse, plan de descente, cap, en corrigeant par touches délicates. Ne pas se crisper, ne pas se laisser distraire... Respirer.

Et surtout ne pas se fier à ce que l'on ressent, mais faire confiance aux instruments, à l'équipage, au contrôleur au sol qui suit le déplacement de l'avion sur un écran-radar. Rester stable tant bien que mal sur un axe et un plan invisibles, aligné sur une piste que l'on ne voit pas, mais qui *existe béton*, qui est quelque part devant... qu'avec un peu de patience, au dernier moment, on va voir soudain, jaillissant dans le pare-brise ruisselant, allumée en grand pour nous accueillir...

Les réservoirs sont à peu près vides de bonnes actions, pas de remise des gaz possible : on ne vit qu'une fois... Les yeux du cœur fixés sur les seuls instruments : foi et espérance dans l'amour... Toute l'Église mobilisée pour m'aider... À chaque fois que le cafard m'a guetté, j'ai pensé à la piste, pas encore en vue, cachée dans la nuit derrière les nuages de pluie, mais droit devant, qui m'attend. Illuminée, en grand.

90 Annoncer l'Évangile, Paul VI, EN §78 : « L'Évangile dont nous avons la charge est parole de vérité [...]. De tout évangéliste, on attend qu'il ait le culte de la vérité [...]. Le prédicateur de l'Évangile sera donc quelqu'un qui, même au prix du renoncement personnel et de la souffrance, recherche toujours la vérité qu'il doit transmettre aux autres. Il ne trahit jamais ni ne dissimule la vérité par souci de plaire aux hommes, d'étonner ou de choquer, ni par originalité ou désir d'apparaître. Il ne refuse pas la vérité. Il n'obscurcit pas la vérité révélée par paresse de la rechercher, par commodité, par peur. Il ne néglige pas de l'étudier. Il la sert généreusement sans l'asservir. »

91 Le 30 avril 1863, à Camerone au Mexique où la France était engagée dans une guerre stupide, soixante légionnaires qui n'avaient pas mangé ni bu depuis la veille, malgré l'extrême chaleur, la faim, la soif, résistent pendant douze heures à huit cents cavaliers et mille deux cents fantassins. Leur capitaine, Danjou, trente-cinq ans, leur a fait prêter le serment de bloquer l'ennemi au prix de leur vie pour protéger le convoi de ravitaillement. Sommés une dernière fois de se rendre, les trois survivants n'accepteront qu'à la condition de pouvoir enterrer leur morts, soigner leurs blessés et garder leurs armes, ce qui fera dire à l'officier mexicain : On ne refuse rien à des hommes comme vous.

Si des soldats ont, par leur courage et leur fidélité à respecter la parole donnée, rempli la mission qui leur avait été confiée (le convoi passa), combien à plus forte raison le doivent ceux qui ont fait des vœux définitifs au Seigneur. Si leur détermination a forcé le respect d'un officier ennemi, combien à plus forte raison Dieu ne refusera-t-Il rien à ses serviteurs, engagés à la vie à la mort dans un formidable combat spirituel pour le salut des âmes. Henri Pranzini, le guillotiné, sauvera la sienne à la dernière minute en recevant le pardon de Dieu, grâce à l'invisible acharnement héroïque de Thérèse. On ne refuse rien à des priantes comme vous, pourrait, en quelque sorte, dire Dieu.

92 On a nommé par la suite cette animation de prière autour de sainte Thérèse : les *Soirées Pétales de roses*.

93 Petit nom donné par les plus anciens de la communauté à Michel Pierre (un des « pionniers »), aujourd'hui missionnaire résident en Chine.

94 Une des maisons de la Communauté des Béatitudes. Sise près de Grenoble.

95 Cf. Col 2, 17 à 19.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ne sachant que dire, Machin demanda à la maman qui l'embrassait ce qu'était devenu son rat blanc. Toute sa vie, il avait été gentil et simple. Pourquoi eût-il cessé de l'être dans la vie éternelle ?

Il y eut un silence d'admiration angélique au moment où la Reine du Ciel passa, interrogeant d'un sourcil ravissant Grande Auréole sur les causes de la jubilation. En un rien de temps d'une éternité sans temps, il lui expliqua toute l'histoire, concluant :

— Très Sainte Vierge Marie, permettez-moi de vous présenter Machin, celui que vous avez exaucé quand il priait pour ma maman, et à qui je dois d'une certaine façon l'existence...

Et Marie ravie embrassa Machin sur les deux joues.

Pourquoi pas, hein ? Avez-vous, une fois, pensé à ce que pouvait être un baiser de paix donné par Notre Mère ? Et les plumes des anges qui n'ont ni joues ni plumes rosirent.

Machin aussi était rouge gloire au moment où Jésus, voyant sa Mère l'embrasser, demanda...

Machin dit que c'était grâce aux gens de l'abribus qui l'avaient découragé d'attendre ce soir-là... Les anges du service d'ordre les trouvèrent et les firent avancer, et les myriades célestes applaudirent. Les gens de l'abribus, modestes, dirent que c'était grâce aux grévistes... On les fit venir et on les acclama !

On laissa Machin conclure maladroitement :

— C'est parce que j'étais amoureux. J'allais à mon rendez-vous d'amour. J'avais le cœur chaud, cela ne m'a pas coûté, c'était comme un débordement... Vous comprenez ? J'aimais.

Alors, le Père se leva du Trône. Il se fit un silence extraordinairement intense d'adoration et d'amour :

— Bienvenue à la maison, mon grand – et nul n'entendit le petit nom qu'Il lui donna –, tout ce qui est à moi est à toi. Je

suis fier de toi. Viens t'asseoir à côté de mon Jésus¹²⁹.

Saint Machin de la Toussaint, priez pour nous.

*

Au soir de la vie, et c'est maintenant, nous serons jugés sur l'amour, dit à peu près un grand amant de Dieu : Jean de la Croix. Et Paul martèle : quoi que tu aies fait, si tu l'as fait sans amour, si tu ne l'as pas fait pour l'amour, ça ne vaut rien¹³⁰ !

Mais qu'ai-je fait, moi, du désir vivant versé brûlant dans mon cœur à mon baptême ? Le désir d'une belle vie utile aux autres par une multitude d'actes d'amour...

J'ai dilapidé trop de jours dans mon *abribus* à attendre des chimères¹³¹. Le nez pincé pour ne pas sentir l'odeur aigre de la grisaille quotidienne, les yeux fermés pour ne pas voir la banalité gélatineuse, des écouteurs sur les oreilles pour ne pas entendre les besoins grasseux, les mains dans les poches pour les garder – serrées de rage contre tout et la vie – bien au chaud. J'ai attendu à l'écart pour n'être pas éclaboussé... J'ai enterré les talents reçus¹³². Et j'ai râlé. Ai-je aimé ?

Et demain : *Pan ! Fin.*

¹⁰⁹ Il n'avait pas vingt-cinq ans quand il a sculpté dans un seul bloc de marbre ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre jamais sculpté.

¹¹⁰ Cf. Jn 10, 9 : « Je suis la porte. Celui qui entre en passant par Moi sera sauvé. »

¹¹¹ Cf. Lc 1, 45.

¹¹² Cf. Jn 19, 27 et la note de la Bible de Jérusalem.

¹¹³ Cf. He 6, 18-19 : « En elle [l'espérance], nous avons comme une ancre de notre âme, sûre autant que solide. »

¹¹⁴ Cf. Ps 5, 12 : « Quelle fête alors pour ceux qui s'abritent en toi, quelle

joie sans fin pour ceux que tu protèges, en toi quels cris de joie des amants de ton Nom. »

115 Cf. De Foster, *Gone are the days.....* « Ils ne sont plus les beaux jours de l'amitié... les amis sont partis au pays du grand repos... » *I hear their gentle voices calling old black Joe.* « J'entends leur douce voix m'appeler... » *I'm coming, I'm coming...* « Me voilà, tout brisé par les travaux... »

116 Cf. He 12, 1-2 : « *Voilà donc pourquoi nous aussi, enveloppés que nous sommes d'une si grande nuée de témoins, nous devons rejeter tout fardeau et le péché qui nous assiège et courir avec constance l'épreuve qui nous est proposée, fixant nos yeux sur le chef de notre foi...* »

117 He 10, 19-23 : « *Ayant donc, frères, l'assurance voulue pour l'accès au sanctuaire par le sang de Jésus, par cette voie qu'il a inaugurée pour nous, récente et vivante, à travers le voile, c'est-à-dire sa chair... approchons-nous... dans la plénitude de la foi, les cœurs nettoyés... Gardons indéfectible la confession de l'espérance, car celui qui a promis est fidèle.* »

118 He 12, 22-23 : « *Mais vous vous êtes approchés... de la cité du Dieu vivant... et de myriades d'anges, réunion de fête, et de l'assemblée des premiers-nés qui sont inscrits dans les cieux, d'un Dieu Juge universel, et des esprits des justes qui ont été rendus parfaits.* »

119 Cf. Jn 13, 6-9.

120 Cf. Lc 22, 61.

121 Cf. Jn 21, 15-17.

122 Cf. Mt 16, 19.

123 Cf. 1 Pi 5, 12-13.

124 En hébreu, le couvre-chef est appelé Kippa, littéralement : dôme. La singularité du couvre-chef juif est sous-entendue dans la bénédiction récitée chaque matin, lorsque Dieu est remercié de couronner son peuple de splendeur. Son port a pour but de rappeler que Dieu est au-dessus de nous. La Kippa est donc un moyen d'exprimer le sens profond du respect pour Dieu.

125 De François FABIE :

« Vieillir, se l'avouer à soi-même et le dire, tout haut, non pas pour voir protester les amis, Mais pour y conformer ses goûts et s'interdire, ce que la veille encore on se croyait permis. Avec sincérité, dès que l'aube se lève, se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

faciale glaciation transformée en sourire par la miséricorde ne me donnait pas l'absolution pour autant. Faire la g... est un gros péché dans la vie communautaire et familiale. Bouder est plus grave que de s'ébrouer un coup !

Mais si je pouvais à juste titre remercier l'humour tendre et délicat de notre Dieu, qui s'était intercalé entre nos états d'âme respectifs, la question demeurait : quel est le prix des sourires refusés ?

Tu es libre d'aimer ou non. Ni les conditions de vie ni ton passé ni rien ne peuvent t'empêcher d'aimer, de vouloir aimer. Rien ne peut te séparer de l'amour. Sauf ton refus. Et refuser est bien plus difficile qu'on pourrait le croire à première vue. Voilà pourquoi c'est si grave.

*

Deux jeunes hommes, gravement blessés, occupaient la même chambre d'hôpital. L'un devait être assis, deux fois par jour trente minutes, afin d'évacuer les sécrétions de ses poumons. Son lit était à côté de la seule fenêtre de la chambre. L'autre devait passer ses journées, couché sur le dos. Il souffrait le martyre et souhaitait mourir.

Quand celui près de la fenêtre pouvait s'asseoir, il décrivait à son compagnon tout ce qu'il voyait dehors. Pendant qu'il racontait en détail, en multipliant les adjectifs, l'autre cloué sur son dos fermait les yeux et imaginait...

Le lac vert reflétait les nuages dorés. Les cols verts et les cygnes tuberculés, au bec orange surmonté d'une caroncule noire, traçaient sur les eaux paisibles des arabesques de lumière. Des bateaux rouges aux voiles nacrées voguaient, tirés par des enfants roux. Des amoureux marchaient bras dessus, bras dessous, parmi des fleurs aux couleurs de l'arc-en-ciel...

— Continue... Et les filles ?

Une étudiante bronzée en robe en madras doublée de tarlatane, relevée et accrochée à la taille sur le côté, de façon à dévoiler un joli jupon garni de dentelles, riait... Il voyait ses dents blanches...

— Eh ! T'exagères pas un peu ! En tarlatane, tu dis ?

Lors d'un bel après-midi, l'assis toussant décrivit au couché souffrant une parade qui passait par là. Bien qu'il n'ait pu entendre l'orchestre, il pouvait le voir avec les yeux de son imagination, tellement son compagnon dépeignait la scène de façon vivante.

Le jeune homme dans le lit commença à vivre pour ces périodes où son monde de souffrance était élargi et égayé par toutes les activités et les couleurs du monde extérieur. Jours et semaines passèrent.

Un matin, à l'heure du bain, l'infirmière trouva mort le jeune homme près de la fenêtre.

Et des mois de grisaille brouillardeuse s'écoulèrent.

Sourire étincelant sur robe en madras doublée de tarlatane... Et le jeune homme couché se cramponna à la vie, car elle était devenue belle dans sa mémoire. La guérison vint peu à peu. Il demanda le lit à côté de la fenêtre. L'infirmière, heureuse de lui accorder cette petite faveur, le laissa seul. Lentement, péniblement, en s'appuyant sur un coude, il put jeter un coup d'œil dehors. Enfin, il aurait la joie de voir par lui-même ce que son ami d'infortune lui avait décrit. Or tout ce qu'il vit fut... un coin de mur !

Il demanda pourquoi son compagnon de chambre décédé lui avait dépeint une tout autre réalité. L'infirmière répondit que ce

jeune homme avait été blessé aux yeux et aux poumons. Aveugle, il n'avait pas menti : il ne pouvait voir le mur...

— Mais pourquoi, pourquoi ? dit-il en sanglotant.

— Vivant, il vous a aidé à supporter votre douleur, et mort, à vouloir vivre...

Derrière le mur, derrière l'apparence, le visible... derrière les nuages noirs de tempête...

Puisse Dieu illuminer les yeux de votre cœur ! Vous saurez alors quelle espérance s'offre à vous à la suite de son appel, et quels trésors de gloire il a réservé en héritage à ses amis¹⁴² ...

Jésus est venu pour donner la vie, la vie en surabondance, la vie à jamais : l'éternelle¹⁴³ .

Ni les conditions de vie ni ton passé ni rien ne peuvent t'empêcher d'aimer et de vouloir aimer.

En dépit de nos propres épreuves, aimer, c'est vouloir chercher à rendre son prochain heureux.

133 Les virus responsables de cette maladie dite grippe tropicale sont transmis à l'homme par les moustiques. Soixante à cent millions de personnes sont infectées chaque année dans le monde. Sa forme hémorragique est extrêmement sévère : fièvre forte, hémorragies multiples, notamment gastro-intestinales, cutanées et cérébrales, surviennent souvent. Les enfants de moins de quinze ans risquent la mort en quelques heures s'ils ne sont pas perfusés. La dengue est responsable de plus de vingt mille morts par an.

134 Mc 10, 21.

135 Cf. Mt 25, 43.

136 Cf. la parabole du Bon Samaritain dans Luc 10.

137 Cf. Ap 3, 1 et s.

138 Cf. 1 Jn 4, 7-8.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Être ensemble, pour louer Dieu, car Il est Dieu. Il est. Donc Il est là. Il est au rendez-vous de la louange, car Dieu se plaît d'habiter la louange de son peuple¹⁵². Il est au rendez-vous de sa promesse d'être avec ceux qui se réunissent pour le prier¹⁵³.

Aller à un rendez-vous amoureux est facile tant qu'on se sent amoureux. Aller à un rendez-vous pour recevoir est facile tant que le cadeau est agréable. Aller à un rendez-vous de travail est normal même s'il est pénible, tant que la crainte de le manquer est plus importante que la pénibilité. Aller à un rendez-vous pour faire plaisir est facile tant qu'on constate le plaisir procuré.

Mais aller à un rendez-vous pour ne rien faire d'autre que louer, dans la foi, Dieu caché, immobile et silencieux... peut devenir difficile. Difficile au point d'y aller en traînant des pieds et du cœur, comme un sacrifice fait à contre-cœur. Or l'amour n'aime que ce qui est donné dans la joie.

Louer se décide. Sans attendre de le sentir, je décide de croire qu'après me laisser aimer, Dieu attend de moi que je Le loue. Et ce mouvement ne m'est hélas pas naturel.

Ma journée doit – oui, *doit* – commencer par un acte de bonne volonté, par une bonne disposition à mon Dieu. Si j'attends que ça déborde de mon cœur, comme au lendemain de mon week-end charismatique à Rabat, je sèche un jour sur trois, puis sur deux, puis trois semaines par mois... Mais côté Dieu, c'est aujourd'hui, et aujourd'hui est nouveau, unique, extraordinaire... et Il m'attend. Il m'attend seul et avec mes frères. À part des nuances de formulation, on est tous d'accord. Mais comment louer Dieu ?

Et là, ça se complique ! Chacun ses goûts !

Comme pour la tête de veau.

Il ne suffit pas de vous procurer une tête de veau, la désosser,

tremper, rincer, blanchir, citronner, cuire, détailler en morceaux, et sauter dans une sauce *ravigote*... pour laquelle vous avez réduit vin blanc et vinaigre en même quantité, ajouté du velouté et complété avec échalote, cerfeuil, estragon et ciboulette... mais dosés en proportions égales... avant de présenter avec une pincée de persil haché, accompagnée d'escalopes de cervelle et de tranches de langues...

Non, cela ne suffit pas pour qu'elle soit appréciée de votre invité... S'il préférerait la sauce *gribiche* avec œufs, cornichons et câpres ? C'est vrai, quoi, les gens vous invitent, s'épuisent à vous faire plaisir, en vous préparant à la sueur de leur front des trucs que vous n'aimez pas :

— De toute façon, gribiche ou ravigote, je n'aime pas la tête de veau !

— As-tu goûté ?

— Oui, et je confirme ne pas aimer ça !

— Eh bien, mange quand même pour faire plaisir à la Tati cuisinière qui l'a préparée pour toi, et qui raffole, elle, de tête de veau, plutôt à la ravigote d'ailleurs !

Combien de *sacrifices de louange*¹⁵⁴ offrons-nous au Seigneur, qu'Il goûte parce qu'Il est poli, humble, doux et bon, mais qu'Il n'aime pas ? Nous lui disons que la recette est conforme à la tradition, qu'on a bien respecté les proportions, et que... et qu'Il n'a qu'à manger sans faire d'histoire... !

Combien de discussions sur nos *recettes de cuisine* concernant la louange, le tour de main et le dosage ? Quand c'est *mon goût à moi* que je ne sacrifie pas !

Et les clerics qui sont des *experts cuisiniers* ne sont pas les derniers à mettre les doigts dans la sauce !

Que n'a-t-on entendu en vingt-cinq ans pour les Laudes le

matin et les Vêpres le soir, bonnet blanc et blanc bonnet ?

Louange ravigote et gribiche à la fois, trempée de Gouze, macérée dans le Byzantin, blanchie au monastique bénédictin, désossée dans l'inspiré spontané, réduite à la sauce latine, épicée aux chants en langues, citronnée à la hassidique, sautée à la mode nouvelle cuisine dernière vague... et accompagnée de psaumes traduits à la sauce communautaire, ou BJ ou TOB, ou à la sauce plus classique mais moins goûtée du PTP¹⁵⁵.

Le Menu du jour est fixé par notre mère l'Église, qui contrôle les ingrédients de base, garantis *pas trafiqués*. Le dosage est l'œuvre du *chantre*. Le réglage de la température du four au charbon revient au *berger* – que j'ai été – qui relève systématiquement (c'est un tic de berger !) avec une pincée de spontané. On sert le plat à Dieu, les mains levées, sans vouloir trop savoir ce qu'Il en pense !

Le berger sait bien que la louange spontanée demande, comme son nom l'indique, un climat d'intériorité et de liberté, pour s'exprimer. Comme il sait également qu'une goutte de trop d'*intériorité* le matin tôt provoque l'endormissement des gâte-sauce, et qu'un zeste de *liberté* mal comprise induit le :

— Moi, ce matin, je n'ai pas envie d'*assaisonnement*. Notez que je pointe physiquement. Mais ne rien demander, s'il vous plaît, à *mon spontané* tant qu'il n'a pas bu un café, ou un substitut de café, car en ce qui concerne le café dans cette communauté, à part le chaud et encore...

Aussi le berger tisonne !

Le communautaire proteste, revendiquant sa liberté à ne sentir ce matin, en lui, pas la plus petite sollicitation intérieure à la moindre *spontanéité*. Pourtant, les yeux fermés, il écoute intérieurement – croyez-le bien – les gémissements ineffables de l'Esprit saint :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

jamais perdu. Ils n'avaient pas eu de descendants. Qui aurait prié pour eux ? Des anciens clients contents ? Le Bon Dieu dans sa Providence attentionnée m'en avait chargé.

Mais les jours passèrent. Les chiens se soulageaient aux quatre coins de la benne. Des curieux venaient fouiller. Le mistral déplaçait ce qui était tombé. Les sous-choses traînaient sur le trottoir... Jean prit une colère :

— Eh ! lui dis-je, si vous me flanquez rien qu'une petite gifle avec les raquettes de ping-pong qui vous tiennent lieu de mains, ma tête vole. Vous avez des bras comme mes cuisses, et encore je me vante !

Et je prononçais *je me veinteu* comme un Parisien qui veut imiter un Marseillais. L'humour me sauva. J'appris qu'il avait été catcheur.

Les mois passèrent. On devint amis. Pour lui, j'étais un curé marié. Un dimanche en fin de matinée, après avoir tourné autour du pot une dizaine de minutes, il me demanda de le confesser. On terminait une retraite paroissiale, j'étais fatigué.

— Combien de fois dois-je te dire que ce n'est pas la Croix au cou qui fait le prêtre ?

— Ouais, mais tu pries avec les autres, quand je passe devant votre maison, j'entends vos chants.

— Je peux prier pour toi si tu veux, mais pour te confesser, il te faut rencontrer un prêtre. Si tu veux, je t'amène le voir. Il vient de finir sa messe.

— T'es fada ou quoi ? Tout le monde me connaît ici. Je n'ai pas remis les pieds dans une église depuis mon mariage. De quoi aurais-je l'air ?

— J'invite le curé à la maison, et tu nous rejoins, ça marche ?
Je le sentis soulagé. Me croisant deux heures plus tard, il me

demanda si j'en avais parlé au curé. Et en fin d'après-midi, il vint à la maison pour redemander. Ils en avaient discuté avec sa femme, à qui selon lui, ça ne ferait pas de mal de *passer à confesse* aussi.

De mon côté, le lundi matin, je ne me pressais pas d'aborder le curé, craignant – à tort – un refus bourru. Et je remis la corvée au mardi après la messe du matin. Mais... le lundi soir, le catcheur était mort. Le cœur s'était arrêté sans avertir. Avec la forme qu'il tenait, on aurait tous donné à Jean encore une quarantaine d'années.

Conclusions au pluriel :

Un. Nul ne sait l'heure de sa mort, et Dieu vient à l'improviste. Mais au plus profond de nous-mêmes, il prévient, Il supplie nos libertés d'accepter son Pardon, c'est-à-dire : son amour.

Deux. À cause de son réel désir de recevoir le pardon de Dieu, Jean est *sauvé*. C'est bien de cela qu'il s'agit : *sauvé*, arraché à l'éternelle séparation. Dieu emploie *tous les moyens* pour que tous les hommes puissent accepter d'être sauvés. Mais Il ne le fait pas de force.

Trois. Il ne faut pas attendre ni remettre à demain le pardon sacramentel. Si en lisant cela, monte dans ton cœur par l'Esprit Saint, comme Jean, le besoin de recevoir le pardon de Dieu, et si tu es catho, va te confesser. Pas d'autres moyens. Ça ne veut pas dire que tu vas mourir cette nuit, mais c'est une urgence. Si tu n'es pas catho, prends le psaume 51, et prie-le en pleurant. C'est plus difficile, car tu n'entendras pas Dieu te répondre par la bouche du prêtre : *Je te pardonne tous tes péchés*. Bon, si catho, tu as une Bible que tu lis – c'est bien ! – tu peux te préparer en priant aussi ce psaume !

Si tu n'es pas chrétien, je veux dire : si tu n'es pas baptisé, et

que tout ce que tu viens de lire te travaille le cœur, va voir un prêtre, et demande-lui de ma part ce qu'il te faut faire pour être baptisé. Fais-le au plus tôt, car la préparation au baptême prend beaucoup de temps.

Quant à moi, j'ai demandé pardon à Dieu (en me confessant) d'avoir jugé la disponibilité du pauvre curé, et de ne pas avoir rendu à Jean le service le plus important de toute sa vie. Sur le chemin de retour du fils prodigue, je m'étais conduit en faux jeton. Et au passage étroit de la mort, Jean s'était présenté entravé.

Par notre double faute, la sienne d'abord : *de quoi aurais-je l'air* d'aller à l'église me confesser, et d'être ainsi publiquement reconnu *pécheur* ? Problème, car Jésus a dit : *Je suis venu pour les pécheurs*¹⁶⁴... les pécheurs qui ne supportent plus de le rester. Si tu ne te reconnais pas en danger de mort et dans la m..., tu estimes n'avoir pas besoin de sauvetage, et tu ne Le reconnais pas comme Sauveur. De quoi as-tu l'air, l'alpiniste, suspendu à ton piolet ? Est-ce le moment de faire le malin et de penser à ton image de marque ? Jésus a perdu la face pour moi, pour me tirer de là... Et voilà que je rougirais d'avoir besoin de lui !

Ma faute ensuite. J'étais invité au titre de mon baptême, et par la Miséricorde elle-même, à participer à un sauvetage, et j'avais différé ! Non-assistance à âme en danger... Rien que ça ! Pardon, Seigneur ! Désolé, vraiment, Jean.

*

C'était un après-midi de fin d'été 2001 à Murinais. Évelyne avait remarqué une buse prise dans un buisson épineux en bordure de la petite route, près du couvent. Le rapace chassait le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'aumônier avant de retourner au Liban. Il y avait tous les états de vie. C'était un condensé de la communauté.

On avait démonté les sièges, installé des matelas et rideaux. Pour dormir, la procédure était précise : tout le monde descendait, après complies et lavage des dents (long pour les sœurs, moins pour les frères !), les sœurs plus ma femme remontaient, fermaient les rideaux, se préparaient pour la nuit, éteignaient les lumières intérieures.

Quand, enfin, elles étaient dans leur duvet, Évelyne venait nous donner l'autorisation de monter. Elle faisait frontière entre Catherine et les sœurs d'un côté, moi et les frères de l'autre... et on repartait jusqu'au premier arrêt toilette ! En rigolant en silence, et sans trop bouger les côtes pour ne pas gêner le voisin (c'est un art !).

On célébrait, on adorait, on mangeait, on louait, on roulait, on roupillait, on chantait, on riait, on priait *en langues*... Pèlerinage communautaire en route vers la Jérusalem céleste... La vraie vie communautaire !

Et le 20 août 1984, pour la fête de saint Bernard, Évelyne et moi fûmes poussés par Sr Catherine de Sienne dans la petite sacristie grisâtre de droite dans l'église paroissiale de Medj, où la Sainte Vierge apparaissait à heure précise en fin d'après-midi.

Nous étions très serrés. J'étais à genoux, distrait, étouffé. Une Italienne à la poitrine opulente, derrière moi, m'écrasait le nez sur la table branlante où dans quelques instants la Sainte Vierge se montrerait aux voyants. J'avais discrètement posé mon petit évangile en cuir bordeaux, là où j'estimais qu'Elle poserait les pieds. Silence soudain... Les voyants levèrent les yeux légèrement. Marie, invisiblement pour moi, mystérieusement dans son corps glorieux, était là.

Nous avons convenu, avec Évelyne, de lui confier la diffusion des apostolats naissants groupés sous le label *Lumière diffusion*.

Quand on me demanda ensuite, après, comment j'avais vécu cette minute d'apparition (je n'avais pu m'empêcher de chronométrer), ce que j'avais demandé, etc., je dus avouer à ma honte n'avoir répété naïvement que :

— Bonjour, sainte Vierge Marie, je suis Doudou.

À ma mort, Elle viendra me prendre par la main et me dira à son tour avec un extraordinaire sourire auquel personne ne résistera :

— Bonjour Doudou, je suis Marie.

Mais je la reconnâtrai !

Au retour, en passant dans notre maison de Nouan-le-Fuzelier un mois plus tard, nous croisâmes Ephraïm qui prêchait une retraite sur « Les apôtres des derniers temps » de Grignon de Montfort. Il y reçut de relancer les brigades d'évangélisation, commencées en février 81 avec le P. Daniel-Ange, mais restées sans suite du côté de la Communauté, très frileuse pour l'annonce directe ! Au grand dam d'Ephraïm !

En effet le 8 novembre 80, dans la chapelle glacée de Cordes, il avait confié avec feu dans une homélie improvisée :

— « *Il y a quelque chose que nous avons promis au Seigneur et que nous avons repoussé un petit peu. C'est l'évangélisation (...). Nous manquons d'imagination. Nous sommes contemplatifs. Nous prions, bien entendu, pour ceux qui évangélisent, pour que leurs prédications soient accompagnées de signes, nous prions pour que des conversions se produisent très nombreuses, nous prions pour l'effusion du Saint Esprit*

sur le monde, mais rappelez-vous que le Seigneur nous a dit par la bouche de la petite Thérèse : je choisis tout. Cette vocation contemplative n'est pas exclusive. La petite Thérèse aurait tellement aimé évangéliser. Ce n'était pas possible en son temps, mais la grâce que le Seigneur nous fait maintenant, c'est que c'est possible.

On peut être à la fois contemplatif et aller évangéliser. Certains saints ont pu le faire, mais dès qu'ils ont voulu mettre cela en communauté (...) ! François de Sales voulait le faire (...) ! Heureusement Daniel-Ange est venu à notre secours (...) Nous avons prié ensemble, nous avons eu aussi une communion très forte avec le P. Emiliano Tardif, tous les trois, Daniel-Ange, Emiliano et moi... Le temps vient, les fruits sont archi mûrs, les blés sont mûrs... Nous ne pouvons pas faire l'économie de l'évangélisation. Alors il faut de l'imagination, c'est évidemment une imagination de Dieu. Après cette rencontre, Daniel-Ange est rentré dans son ermitage et a écrit d'un jet une intuition très forte. Il décrit les brigades. Les brigades de secours de Sainte Catherine de Sienne (...)

Elle avait autour d'elle une équipe de Dominicains, de gens qu'elle avait ramassés à droite, à gauche, c'était d'ailleurs très disparate. Elle volait au secours de l'un, elle volait au secours de l'autre. (...) Alors la vision de Daniel-Ange est que, de nouveau, il faut ces brigades de secours, branchées sur une vie contemplative, sur une communauté qui soit essentiellement contemplative et qui, d'une façon ponctuelle, partent avec un petit bus, et se rendent à droite et à gauche.

Il me disait encore récemment que jamais il n'avait vu cela. Il est allé dans un lycée et les 1500 élèves sont restés des heures et des heures à l'écouter, à lui en redemander avec une soif de Dieu extraordinaire (...)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

fait d'une odeur que l'on pressent rare et difficile à trouver : *le parfum de l'envoi*, justement.

Et heureux êtes-vous, jeune ami(e), si à la lecture de ce témoignage mal narré, vous brûlez à votre tour *d'être envoyé en mission*.

Au printemps 1975, il terminait de longues études à Rome. Les nouvelles de la défaite imminente des Américains, ce qui s'en suivrait pour le Vietnam du Sud, lui devenaient insupportables. Il rencontra le Père Général : Pedro Aruppe, et lui demanda, en toute connaissance de cause, l'autorisation de se rendre à Saïgon. Le Général Jésuite écouta et refusa.

Deux, trois jours passèrent et le jeune père fut rappelé par Pedro Aruppe¹⁸⁴.

— J'ai demandé quelques avis, j'ai réfléchi à ce que vous m'aviez expliqué, j'ai prié. Je vous donne l'ordre de vous rendre dès que possible au Vietnam.

Le jour du départ, le Général des Jésuites avait certainement beaucoup à faire, beaucoup de bonnes raisons et de prétextes, comme veiller aux intérêts généraux de sa congrégation. Mais il tint à l'accompagner personnellement à l'aéroport. Il porta lui-même la petite valise cartonnée de son jeune frère, *comme un homme soutient son fils tout au long de la route*¹⁸⁵. Trop averti des dangers pour ignorer qu'il ne le reverrait sans doute pas, au moment des adieux, avant de le bénir, il lui dit :

— Je n'ai pas accédé, cher Père, à votre désir de retourner chez vous. *Je vous envoie* dans la sainte obéissance, en mission. Quoiqu'il arrive, ne l'oubliez pas : *vous êtes envoyé*. Je ne vous ai pas donné une autorisation, mais un ordre.

Le jeune prêtre débarqua dans une ambiance de panique et de sauve-qui-peut. Il assista, le 29 avril, à la frénésie des vols

d'hélicoptères entre l'ambassade américaine et la flotte postée au large. Tous ceux qui le pouvaient fuyaient : diplomates, agents de la CIA, personnalités du régime, mais aussi quiconque arrivait à se glisser dans la confusion qui régnait autour de l'ambassade.

— Tu es fou, c'est une question d'heures. Nous essayons tous de partir et toi, tu es venu... ?

— Je suis *envoyé en mission ici*, par la compagnie de Jésus. Je suis prêtre d'un Dieu qui s'est fait solidaire avec nous coûte que coûte. Mon premier devoir est d'être avec ceux qui souffrent.

Le pont aérien se termina à l'aube du 30 avril : à 5h40 exactement. Le dernier hélicoptère s'arracha du toit de l'ambassade avec les Marines de garde, à bord. Mais depuis 5h30 déjà, les avant-gardes de la 203^e division blindée de l'armée du général Van Tien Dung pénétraient en ville.

Si les B52 revenaient, ç'aurait été une catastrophe pour le meilleur de son armée, désormais entièrement concentrée autour de Saïgon. Il fallait attendre que tous les Américains soient partis. Mais le général avait organisé les choses de façon à ne pas laisser une seule minute entre le départ du dernier hélicoptère et le début de l'avancée... Ça promettait.

Le jeune prêtre fut discrètement nommé provincial avant d'être arrêté. (À rappeler à nos jeunes clercs impatients de *gouverner* : la promotion est souvent plus rapide où il y a de la casse. Et c'est juste qu'il en soit ainsi.)

Il passa les trois premières années dans une prison de la ville. Pêle-mêle avec les profiteurs, les traîtres, les officiers vaincus, les souteneurs, les trafiquants, les voleurs, les anciens bourreaux... Chacun ne disposait que de la surface de ses pieds. Pour dormir, on s'accroupissait sur ses talons, jusqu'à ce que les

jambes n'en puissent plus. Alors on se relevait laborieusement, et on cherchait à respirer.

— Comment n'avez-vous pas désespéré ?, lui demandai-je.

Sa prière, au début un peu sauvage et désordonnée comme les mouvements de quelqu'un qui commence à se noyer avant de se rappeler qu'il sait nager, s'était centrée rapidement sur les mystères du Rosaire. Et Marie avait rétabli la paix dans son cœur, et cette paix ne l'avait plus jamais quitté.

Il était un prêtre ordinaire *envoyé* sur ordre pour une mission extraordinaire dans un lieu perdu. Et quelle mission plus extraordinaire que celle de donner le pardon de Dieu ? Sa priorité était donc de confesser...

— Je n'ai pu communier, mais j'ai confessé, bien que ce fût strictement interdit, pendant trois ans. Il y avait beaucoup de passage. C'est la confiance en mon Supérieur qui m'a sauvé. Je me disais : par le supérieur général, c'est Dieu lui-même qui m'a *envoyé* ici pour que j'y travaille à sa Gloire, davantage de Gloire ! Je suis dans l'obéissance, Dieu pourvoira.

Il avait été libéré de faux cas de conscience¹⁸⁶ par la sagesse expérimentée d'Aruppe : *Quoi qu'il arrive, ne l'oubliez pas : vous êtes envoyé*. Il avait alors pu adhérer avec son cœur au *cadre peu ordinaire* de la mission confiée. Il m'avoua un peu gêné que *cette époque restait pour lui un bon souvenir*.

Ensuite, il avait été transféré dans des camps de travaux forcés, où les conditions étaient plus *douces* ! Les prisonniers se faisaient donner du riz par des femmes extérieures, sous le regard des gardes avec qui ils partageaient.

Selon la disposition des doigts sur les bols, ils savaient que dans tel ou tel récipient, des préservatifs étaient cachés sous le riz, contenant des boulettes de pain et du vin. Immense joie alors pour lui et les prisonniers dont la plupart étaient baptisés.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

séminaire me demanda quels seraient les trois conseils que je donnerais à un jeune curé.

— *Conseils*, Père, je ne m’y risquerais pas. Mais si vous me proposez de jouer au : *Si j’étais curé...* auquel tout pratiquant finit par jouer tôt ou tard... Alors, avec plaisir. Trois priorités :

Un : j’habiterais la sacristie. Je veux dire : j’y logerais physiquement. J’installerais un minimum d’affaires : un lit pliant, un lavabo, une toilette, un chauffage, un frigo, un micro-onde... basta. Raison pastorale, les gens diraient : *le curé habite son église*. L’église serait *physiquement habitée* par son Seigneur et son curé.

Offices réguliers et visibles dans l’église ouverte de six heures à vingt-deux heures. Le presbytère, lui, serait le bureau de la paroisse, et des laïcs au service de la paroisse. Salle de réunion, ordinateur, photocopieuse, cuisine et salle à manger, et chambres pour inviter, et douche, etc.

Deux : je saboterais (discrètement !) l’harmonium... et toutes les féodalités et OPA nuisant au : *Goûtez et voyez comme est bon le Seigneur. Goûtez et Voyez*.

Qu’on puisse *sentir*, en entrant dans l’église, le parfum subtil de la Présence. Son et lumière. J’installerais une très bonne sono – tant pis pour les finances – mais sans laquelle il est impossible de servir la Parole... qui est quand même la priorité ! (Avec télécommande cachée sous l’autel, de manière à ce que je puisse contrôler la chose !) Ensuite, je ferais poser un éclairage pour l’autel et ce qui s’y passe, modulé et indirect, pouvant être réglé par moi à partir de l’autel... (le boîtier étant également caché dessous).

Enfin, à défaut de réels bons chantres, je me ferais des CD sur

mesure... (la télécommande rejoignant les deux autres !)

Trois : porte-à-porte systématique et quotidien (comme la prière), en guise d'action pastorale prioritaire et régulière...

Je reste persuadé que c'est le meilleur moyen pour évangéliser une paroisse : rejoindre les grands pécheurs, visiter les solitudes, souffrances et pauvretés. Je suis convaincu que beaucoup de personnes attendent des curés aujourd'hui : un contact fraternel en direct, une annonce de la parole personnelle, adaptée, et les sacrements proposés (réconciliation, adoration) à domicile.

Je ferais ce porte-à-porte avec mon étole, ma bible, l'eucharistie et une vierge pèlerine (idéal pour la prière de guérison et charismatique pour les petites gens).

Cela impliquerait que l'évêque me fasse VRAIMENT confiance, et me soutienne contre les chers collègues qui se gausseraient et critiqueraient, et les sensibilités majoritaires paroissiales... donc qu'il (l'évêque) en ait... (du courage !)

Les séminaristes réagirent. Certains enthousiastes, d'autres (plus nombreux), franchement pas.

— Cool, c'était un jeu pro-vo-ca-teur... !

Le recteur, lui, semblait s'amuser. Il est devenu évêque depuis. Il m'a semblé la dernière fois que je le vis (2005) qu'il n'avait pas oublié, qu'il restait amusé... Bienveillant ?

*

Notre réservoir de bonne volonté se montra vite à sec. La préparation des veillées en soirée dans les églises nous demandait un gros travail de nettoyage, décoration, juste pour quelques personnes convaincues, comptables au premier coup

d'œil... Allions-nous continuer ?

C'est curieusement le *porte-à-porte*, qu'Évelyne reçut de relancer, qui raviva en moi un zèle pour l'Évangile, inexplicable humainement.

Il n'est pas besoin de diplômes pour aller d'une maison à l'autre, se faire au mieux : claquer la porte au nez, au pire : *jeter*. Et quelle formation spéciale autre que l'acceptation de son impuissance pour tout entendre, et présenter en quelques minutes l'amour fou de Dieu ?

À quoi cette forme d'évangélisation (*kérygmatisation*) sert-elle ? Est-ce, pastoralement parlant, *rentable* ? Est-ce même simplement *convenable* de proposer Dieu ainsi, de porte en porte, comme un *produit* ? Est-ce bien catho ? Je n'en sais rien. Vraiment, rien. Et honnêtement, les réponses à ces questions (de séminaire ou réunions pastorales) ne m'intéressent plus.

J'ai d'abord tremblé de déformer *l'annonce*, d'alourdir la simple *proclamation* d'une nouvelle, bonne entre toutes, de mal m'y prendre, de trop ou pas assez insister, de simplifier, de compliquer, de ne pas répondre comme il convenait...

Bref, je pensais que l'accueil de la déclaration d'amour de Dieu dont j'étais porteur dépendait de la qualité de ma prestation. Des heures (et des heures) de porte-à-porte vinrent à bout (j'espère) de cette forfanterie.

J'ai ensuite pensé que le mécanisme de la Visitation suffisait. Mon rôle était d'atteindre le plus grand nombre, et d'afficher la couleur en proposant (modestement et rapidement) la prière, une prière... Le reste est l'affaire de Dieu.

Que l'accueil soit favorable ou non ne dépendait pas de moi. Je n'avais pas à m'en faire ! C'était le mystère du : *Qui*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La première fois que j'ai vu sœur Catherine danser, c'était lors d'un grand rassemblement à Lourdes, sur l'esplanade de la Basilique du Rosaire, devant une foule de milliers de pèlerins. Tout un spectacle sur la Passion se déroulait sous nos yeux joué, chanté... et dansé. Impossible d'oublier ce moment, car c'est en voyant Catherine s'élancer librement au pied de la Croix que j'ai reçu mon appel, à la fois à me consacrer, et à danser à mon tour pour glorifier mon Seigneur ! La danse est sans doute l'un des arts les plus porteurs pour l'évangélisation. Quelqu'un qui fréquente de près tous les milieux artistiques chrétiens, me partageait son étonnement : "C'est curieux, j'ai souvent remarqué que des gens peuvent rester insensibles face à une peinture ou une sculpture pourtant réalisée dans la prière ; mais je n'ai jamais vu quelqu'un rester insensible face à une danse sacrée." Dans la danse, l'artiste et son œuvre ne font qu'un. L'inspiration, qui transforme la matière de tout art, devient une effusion d'Esprit qui illumine le corps de l'intérieur, et le revêt d'une beauté indicible. Cette beauté qui transparaît n'a d'autre source de lumière que celle de l'Incarnation, et révèle comme par une transfiguration "la liberté de la gloire des enfants de Dieu", la rédemption de notre corps !

*Sr Lucille*²¹¹

*

Vingt ans plus tard, j'affrontais seul le doute cafardeux dans une belle église parisienne où je devais parler de la foi, de l'espérance et de la charité devant un public de qualité... rien

que ça ! Et j'essayais de me remettre en présence de mon grand Dieu dans le Saint-Sacrement exposé.

Dur. Je me sentais vieux, sans entrain, gras du cœur et ankylosé de l'âme, et dans un grand écart de danseuse-étoile entre mes paroles et mon vécu.

— Crois-tu vraiment à ce que tu annonces ? Vis-tu ce que tu crois ? Prêches-tu vraiment ce que tu vis²¹² ?

Non ! Triple reniement²¹³.

Et je me recroquevillais. Pourtant, je connaissais la théorie, j'y adhérais. De même que le basique en pilotage est : cap, vitesse, altitude..., le basique dans la prière d'adoration est : Toi, rien que Toi, Toi premier servi, tout à Toi.

Or je ruminais sur moi, je me regardais, m'écoutais, m'auscultais, me tâtais... Moi, prenait toute la place. Et moi, se désolait de moi !

J'étais comme plié, écrasé par l'adversaire, accablé sous l'accusation et la culpabilité. Et je pensais qu'il était loin, le temps de ma fraîcheur première avec mon Seigneur, celui de l'enthousiasme, du risque et de l'audace dans sa lumière. La danse était bien finie. C'était inéluctable.

Je n'étais pas (plus) un témoin crédible. L'avais-je jamais été ? Reprends ton talent, Maître, je ne peux le faire fructifier²¹⁴. C'en est assez, laisse-moi, c'est de pire en pire... Grand numéro de déprime d'Élie en route vers l'Horeb²¹⁵ !

J'en étais là, envasé dans mes états d'âme, quand une dame âgée, chinoise, vint s'asseoir devant moi. Elle était littéralement cassée en deux, le buste à angle droit par rapport au bassin. J'avais mal pour elle. Elle s'installa lentement, difficilement. Elle sortit de son sac la brochure avec les textes de la messe du

jour. Je vis ses mains complètement tordues par des rhumatismes déformants.

Elle portait des verres très épais qu'elle approcha de la page. À sa façon de tenir le livret à une dizaine de centimètres de ses yeux, à sa lenteur, il était évident qu'elle ne pouvait presque plus lire. La Parole de Dieu avait-elle donc tant d'importance pour elle ? En tirait-elle la constance et la consolation promises par Paul²¹⁶ ?

Je ne contemplais plus l'Époux dans l'ostensoir en pensant à moi, mais je regardais sa vieille amie usée, déchiffrant ses lettres d'amour... en repensant à Lui ! Comme tu peux séduire un cœur, Jésus !

Puis elle reprit sa canne et, courbée en deux, s'avança vers l'autel. Elle s'agenouilla, posa sa canne doucement. Elle n'improvisait pas. Manifestement, ce n'était pas la première fois qu'elle faisait l'exercice.

La tête qu'elle ne pouvait lever était toujours baissée vers le sol. Elle chercha au-dessus d'elle en tâtonnant le bord de l'autel avec ses pauvres mains humiliées, et cramponnée enfin, elle se redressa.

Le buste vrillé pour garder autant qu'elle pouvait son visage au niveau de l'autel, elle avait les yeux derrière les grosses lunettes loupes à moins d'un mètre de l'hostie, l'Agneau vivant de Dieu, son Créateur et son Sauveur. Et elle resta ainsi, à genoux, de travers, retenue par ses mains, tendue vers Lui. Adoration.

Ce n'était plus la jolie religieuse, exubérante de bondir à la rencontre de l'époux qui vient, dansant en mon nom, dans la lumière, la *Cantate de l'amour*. Je contemplais maintenant le mystère de ma pauvre âme brisée, mais éprise, ne pouvant se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Droite : Dieu trouvera son plaisir en vous. Votre créateur vous épousera comme un jeune homme épouse une vierge. Et comme la jeune mariée fait la joie de l'époux, vous ferez vous aussi la joie de votre Dieu (Is 62, 4-5). Son bras gauche est sous vos têtes et de sa main droite, il vous presse contre lui (Ct 2, 6). C'est cela, être sauvé. Et Dieu propose cela à tous (1 Tm 2, 4) ; vous comme nous, autant vous y faire dès maintenant. Désolé !

Gauche : alors, laissez-vous aimer, les amis : Jésus, le Fils de Dieu, vous aime, et a livré sa vie pour vous (Ga 2, 20). Détendez-vous, il n'est question ni d'efforts ni de records, mais de Dieu qui fait miséricorde en Jésus (Rm 9, 16).

Silence. On se regarde. Elle ne dit rien. Il lève la main avec un petit sourire pâle mais sport ; il conclut :

— Dommage que vous soyez cathos, vous feriez de bons témoins de Jéhovah !

— Dommage que vous ne soyez pas restés cathos, on vous prenait dans l'équipe !

207 Soirées surnommées ainsi à cause du côté strass, musique d'ambiance, lumignons et spots... Dieu ne craint pas d'habiter nos teufs (fêtes) !

208 Voir ma première partie.

209 Cf. Is 19, 4.

210 1 Jn 1 et 2.

211 Si tu es intéressé pour vivre une expérience d'évangélisation par la danse ; ou pour toute sollicitation de danse sacrée, me contacter à : srlucille@beatitudes.org

212 Cf. §76 d'*Annoncer l'Évangile* de Paul VI.

213 Envoyé non pas tant comme ambassadeur (ce qui est le propre de la mission hiérarchique), mais comme un échantillon authentique selon le mot du P. Jacques Loew : *L'imitation du Christ n'est pas seulement une exigence de son baptême, c'est sa fonction, et il faudrait oser dire son métier, sa raison sociale...* Redoutable !

214 Cf. Mt 25, 25 : « ... *Le voici, tu as ton bien.* »

215 Cf. 1 R 19, 4.

216 Cf. Rm 15, 4.

217 Cf. Ph 3, 12-14.

218 Cf. 2 Co 2, 15.

219 Cf. 2 Co 1, 3-7.

220 Cf. *Annoncer l'Évangile*, EN §21.

221 Cf. 1 P 3, 15.

222 Des mots anglais *skin* : peau et *head* : tête.

223 EN 22 : « La Bonne Nouvelle proclamée par le témoignage de vie devra donc être, tôt ou tard, proclamée par la parole de vie. Il n'y a pas d'évangélisation vraie si le nom, l'enseignement, la vie, les promesses, le Règne, le mystère de Jésus de Nazareth Fils de Dieu ne sont pas annoncés ».

224 EN 73.

225 Dans son traité *Sur la formation des Prêcheurs*, Humbert de Romans, qui fut maître général, précise qu'il existe une difficulté tout à fait spéciale dans l'art de la prédication : *D'autres disciplines sont acquises par la pratique fréquente. C'est en bâtissant qu'on devient bâtisseur ; c'est en jouant de la harpe qu'on devient harpiste. Mais la grâce de la prédication ne s'obtient que par un don spécial de Dieu. C'est seulement par un don de Dieu qu'un homme acquiert l'art de la prédication. Nombreux sont ceux qui peuvent enseigner tous les autres arts ; pour la prédication, il n'existe qu'un seul maître : l'Esprit Saint. Voilà pourquoi, dit-il, il existe et il a toujours existé de nombreuses personnes jouissant d'une éducation supérieure, qui se sont appliquées avec zèle et ardeur en vue d'obtenir la grâce de la prédication sans jamais pouvoir y réussir. Que de personnes, par ailleurs bien douées, ne puissent s'entraîner à un art prouve la difficulté de cet art.*

Bien que la grâce de la prédication soit surtout un don de Dieu, il n'en demeure pas moins qu'un sage prédicateur devrait, par une étude appliquée du sujet sur lequel il doit prêcher, prendre tous les moyens à sa disposition pour s'assurer qu'il prêche de façon satisfaisante. (Trouvé dans un article sur la grâce de la prédication de fr. Simon Tugwell, o.p.)

226 Cf. Ep 6, 12.

227 Cf. 1 Co 9, 26.

228 Cf. Col 4, 6.

229 Pour un chrétien catholique, ne plus croire à la divinité de Jésus est un péché grave contre la foi, au sens strict : apostasie.

Canon 751 : « On appelle hérésie la négation obstinée, après la réception du baptême, d'une vérité qui doit être crue de foi divine et catholique, ou le doute obstiné sur cette vérité ; apostasie, le rejet total de la foi catholique ; schisme, le refus de soumission au Pontife suprême ou de communion avec les membres de l'Église qui lui sont soumis. »

230 Je suis bien conscient qu'on n'utilise pas la Parole de Dieu pour un pugilat douteux, par versets découpés assénés. Ceci dit, je voulais illustrer (autrement que par les lois de l'escrime), le passage biblique : Ep 6, 17, et le maniement du glaive à double tranchant de He 4, 12.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

grâce, apprenez à parler en toute occasion à des publics difficiles, hostiles ou indifférents... Et ça ne manque pas ! Si la pratique vous manque, venez en mission plage²³⁷ ! Faites du porte-à-porte... Mais apprenez – en priorité – à nous faire aimer la Parole de Dieu.

*

Garde, où en est la nuit ? Le matin vient, mais aussi la mort²³⁸... et après, la vie sans fin.

On ne demande pas l'heure quand on va être exécuté à l'aube.

« J'aimerais me confesser. Mais il n'y a pas de prêtres ». Je pense à toutes ces fois où j'ai différé de recevoir ce sacrement parce que le prêtre était... ou n'était pas... parce que ce n'était pas le moment et je n'avais pas le temps... parce que je ne *sentais* pas en moi la douceur salée de la contrition... parce que je ne savais pas quoi dire...

*

Je me souviens d'un oratoire où le supérieur d'un Ordre très contemplatif m'avait fixé rendez-vous. J'arrivai avec quelques minutes d'avance, mais il était déjà à genoux avec son étole, m'attendant devant la porte ouverte du tabernacle. Sans doute priait-il pour moi. Sans se retourner, sans parler, il m'invita doucement de la main à m'agenouiller à son côté.

Nous contemplions ensemble la présence réelle de la Miséricorde : Jésus. Puis nous fîmes ensemble le signe de la croix. Il me bénit d'une voix lente, douce, chuchotée, sans un demi-mot de trop. Le silence s'installa. Je tenais à faire une confession générale, et j'appréciais de pouvoir le faire lentement, avec des plages de long silence, en m'adressant à mon Sauveur.

Le prêtre ne parlait pas. Il s'effaçait. Il ne cherchait pas le dialogue, ni à entrer dans une relation personnelle, sympathique, chaleureuse. Il ne profitait pas de l'occasion pour imposer une homélie, un questionnaire sur mes occupations, ni donner des conseils que je ne désirais pas. Il absorbait, et je crois bien qu'il priait pour moi.

Au bout d'un moment, je me rendis compte qu'il pleurait, sans un mot, sans un bruit, les larmes coulaient. Le poids de mon cœur était comme transféré sur le sien. Il pleurait pour Dieu, il pleurait pour moi.

Il me donna l'absolution avec la même extrême sobriété, et comme réparation une action de grâce silencieuse devant le Saint-Sacrement... que nous fîmes ensemble, cœur à cœur. Au bout d'un long temps, je me levai, le remerciai et partis. Il fit un signe très léger de la tête comme pour signifier qu'il ne comptait pas, et resta à genoux devant notre Dieu. J'espère qu'il priait pour moi...

Je crois avoir un peu mieux compris, ce jour-là, l'extraordinaire vocation de *prêtre de Jésus*. Prêtre de l'unique Médiateur entre la sainteté de Dieu et la misère des hommes, livré en rançon pour tous²³⁹. Le prêtre est l'exproprié par excellence. Il n'est pas là pour qu'on s'intéresse à lui... Il est pour nous.

*

Je vais mourir seul, sans avoir pu me confesser, communier... Comme tellement et tellement d'êtres humains, mes pauvres frères... aujourd'hui.

Mais nous pouvons, privilège de baptisés, en ce moment même... avant de tourner la page, ou fermer ce livre... Nous pouvons, les uns pour les autres, nous offrir au Père de toute

bonté, en communion avec les paroles prononcées par un prêtre quelque part, en ce moment :

Par Lui (Jésus), avec Lui, en Lui... À Toi, Père... à Toi.

Il suffit de deux secondes et d'un acte de foi, le temps d'un battement de cœur... s'il vous plaît :

— Jésus Seigneur, je t'offre ceux qui meurent en ce moment. Présente-les au Père avec Toi et en Toi. Je crois – je ne sens rien... je *décide* de croire – en ta miséricorde infinie.

Amen ! Alléluia !

231 Bien que restaurée après un incendie il y a cent cinquante ans.

232 Née en 1982, reconnue par l'Église comme Association Privée de Fidèles. Les membres servent l'Église par une consécration de vie et ont pour but l'évangélisation et la formation. <http://www.comshalom.org> En France, ils sont installés à Toulon.

233 silouane@hotmail.com ; www.silouane.org

234 edithmyriam@tiscali.fr

235 Le Père Raniero Cantalamessa, Capucin, est Docteur en Théologie et en Lettres. Depuis 1980, il est Prédicateur de la Maison Pontificale où il donne une méditation, chaque semaine en Avent et en Carême, en présence du Pape, des cardinaux, évêques et prélats de la Curie romaine et des supérieurs généraux des ordres religieux.

236 *...le monde réclame des évangélistes qui lui parlent d'un Dieu qu'ils connaissent et fréquentent comme s'ils voyaient l'invisible. Le monde réclame et attend de nous simplicité de vie, esprit de prière, charité envers tous, spécialement envers les petits et les pauvres, obéissance et humilité, détachement de nous-mêmes et renoncement. Sans cette marque de sainteté, notre parole fera difficilement son chemin dans le cœur de l'homme de ce temps. Elle risque d'être vaine et inféconde.* Paul VI, EN §7.

237 murinai@beatitudes.org

238 Cf. Is 21, 11-12.

239 Cf. 1 Tm 2, 5-6.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

copine. J'ai rempli le frigo, je vais te passer une voiture et de l'argent. Demain, je verrai pour te trouver du travail.

Il était lui-même pilote dans une petite compagnie qui faisait la ligne entre les îles. Je restai cinq mois avant de partir pour la Guyane, et je ne le vis que deux fois. Il avait de la classe.

Une année s'écoula. J'étais en Argentine quand un autre ami pilote : André Chaum, qui voulait me rejoindre, se fit tout voler en Colombie. Il réussit à se faire embarquer gratuitement en Martinique dans les vieux quadrimoteurs qui transportaient des carcasses de vaches congelées.

Grelottant de fièvre après son vol en congélateur, il débarqua, un après-midi, avec ce qu'il avait sur le dos et sans un sou. Il ne connaissait personne. Il arpenta tous les bureaux des aéroclubs, loueurs d'avions et petites *boîtes* :

— Je suis un ami de Callens. Il a bossé ici l'année dernière. Est-ce que quelqu'un pourrait me dépanner ?

Et il tomba sur Alain Cour, qui l'amena dans son appartement, remplit le frigo, lui prêta de l'argent et une voiture. Quelques jours plus tard, il le fit passer en Guadeloupe et lui trouva un travail.

Une autre année et demie passa. J'étais avec André en Afrique, et nous avions arpenté l'Afrique du Sud, la Rhodésie de l'époque, le Kenya, l'Ouganda des débuts d'Amin Dada, le Zaïre de Mobutu, le Gabon... sans pouvoir nous faire embaucher comme pilotes.

C'est fauchés comme toujours, affamés, rouges de latérite que nous débarquâmes dans les bureaux d'une petite compagnie de Douala au Cameroun. Nous tombâmes ahuris sur Alain Cour, aussi surpris que nous. Il n'avait pas besoin d'un dessin pour comprendre, et il nous dispensa par délicate élégance, ce qui est une forme de pudeur virile, de lui demander quoi que ce soit.

Il nous logea dans son appartement, nous prêta une voiture, de l'argent et nous fit embaucher.

Ce n'était pas un ami direct, mais simplement l'ami d'un ami. Nous connaissant à peine, par fidélité à un vieil ami, il nous avait rendu un grand service, sans rien attendre en retour, et par trois fois. J'ignore ce qu'il est devenu.

*

Oh ! Ce n'est pas admirable. Il y a plus édifiant, j'en conviens... mais c'est une bonne base concrète de départ pour *se faire le palais* et désirer les grands crus que peut produire la vie fraternelle avec le Seigneur.

Un ami, c'est quelqu'un pour qui on fait des exceptions, même à ses principes, sans trahir cependant le primordial ou faillir à ses engagements. Cela peut demander autant de courage que d'intelligence. *To be smart*, disent les Américains.

Pour les petits Français d'après-guerre qui, n'ayant pas encore la télé, jouaient aux mousquetaires dans la cour de récréation, le maître en amitié intelligente, bien plus qu'en escrime, reste D'Artagnan. On ne lit pas Alexandre Dumas dans les noviciats et les séminaires. C'est une évidence... que je constate en déplorant !

Ceci dit, j'ai lu avec admiration, comme beaucoup, Aelred de Rielvaux²⁴⁶. Mais je n'ai pas (encore) vraiment expérimenté... Je ne me résigne pas. J'ai trouvé par contre ce sens de l'amitié fidèle, élégante, détachée, faite de gratuité, de gratitude et de loyauté, chez les missionnaires, et chez certaines consacrées... qui sont l'honneur de ma Communauté²⁴⁷. Et j'ai découvert sur le tard que l'amitié avec certaines femmes, même plus jeunes (moyennant bon sens prudent, et durée pour se construire), était

non seulement possible, mais plus solide et fiable que bien des amitiés masculines. On avait dû me le dire autrefois, mais je n'y avais pas cru.

Cher Doudou,

Il faut bien dire que ce fut toi le premier à me toucher par ton amitié fidèle ! Te souviens-tu de cette nuit, à Paris, où nous nous sommes trouvés dans un quartier malfamé de Paris ? On était partis ensemble pour préparer une évangélisation de jeunes. Alors, en pleine rue, un homme baraqué n'inspirant guère confiance m'a interpellée de manière vulgaire. Tu n'as pas hésité une seconde à prendre ma défense, à lui expliquer que s'en prendre à une consacrée voulait dire s'en prendre au Bon Dieu Lui-même. Il en est resté impressionné au point de me demander pardon devant les yeux stupéfaits de ses copains... et les deux jeunes qui nous accompagnaient m'ont avoué avoir eu l'impression d'assister à une leçon d'amitié et de spiritualité à la fois ! Bien des années plus tard, alors que j'étais toute jeune responsable d'une grande maison qui avait du mal à joindre les deux bouts, tu as vite compris ma situation – et sans rien dire tu en as informé Catherine de la Trinité, jeune berger de la maison de Murinais. Quelques semaines plus tard, nous avons reçu un gros chèque avec un petit mot de sa part : « Ayant décidé de partager la quête de notre soirée d'évangélisation avec vous, nous étions nous-mêmes étonnés de voir qu'on a reçu le double de la quête habituelle, donc voilà la moitié... »

Sœur Elisabeth de Jésus (Lisi)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

en dit long :

— Le directeur de l'hôpital veut te parler... Respirer. La voix est sèche, énervée :

— C'est vous le responsable du *charlot* au mal de tête ? Respirer. Pardon ? Peut-il préciser ? Y a-t-il erreur ?

Non. Ils avaient fait tous les examens possibles... Hermas n'avait rien. Absolument rien... Oui, il avait fini par reconnaître qu'il avait exagéré... Des coups de pied au... pour le clown... Et un peu plus de jugeote pour le responsable... qui a dix minutes pour venir chercher l'artiste ! (Aujourd'hui, on dirait *bouffon* !)

Souffler. Je juge qu'il est grandement préférable d'envoyer un frère, vu la douce paix intérieure qui m'envahit. Je me raisonne de toutes mes forces : Hermas a des circonstances atténuantes. Sa maladie imaginaire venait de son drame familial. Au début, il ne parlait pas. Maintenant, il parle trop. C'est une amélioration...

Alléluia !

Je range moi-même ses affaires dans des cartons. Le frère revient avec Hermas impavide. Respirer. Je donne l'ordre de ne pas arrêter le moteur. Je place les affaires dans le coffre. Et je demande au frère de ramener Hermas dans sa famille. Point. Explications ajournées. Point. Exécution immédiate. Point.

Souffler. Pas de Saint-Sacrement devant lequel déborder : on était le samedi saint.

Nous eûmes le fin mot du film le lendemain. Pendant les cinq heures de trajet, Hermas avait peu parlé, sauf pour répéter que mon comportement était honteux. Ils avaient soupé avec les parents étonnés qui écoutaient, convaincus, leur rejeton expliquer devant témoin et sans vergogne mon comportement

inacceptable. Il ne fit aucune allusion à la semaine d'hôpital. Le frère voulut en avoir le cœur net, et demanda au père en délayant et bredouillant si ça allait bien.

— Parfaitement... Jamais malade... Quand la digestion va, tout va... Quoi, son foie ? Jamais eu mal au foie ! Pourquoi cette question ?

Comme la maman trotta, il était inutile de vérifier de ce côté-là où en était la cheville. Hermas ne semblait absolument pas gêné. Avant de repartir, le frère revint une dernière fois à la charge. Il ne voyait pas de photo de leur aîné. Et pour cause : ils n'avaient eu qu'un enfant, qu'un fils unique, qu'ils admiraient : Hermas.

Il avait tout inventé. J'avais tout avalé.

Ce n'était pas l'amour-propre de m'être fait rouler comme un nem entre deux feuilles de menthe qui m'affectait le plus. Mais la perte de confiance en mon bon sens. En outre, j'avais contribué, même involontairement, à *l'utilisation de fausse monnaie* pour manifester la puissance du pardon. Ma vanité se cachait où elle pouvait.

Ce fut le premier *fracasso* d'une longue série inachevée à ce jour. *Fracasso* en brésilien signifie l'échec, total, évident. Le mot sonne bien à une oreille française. C'est le précieux vase d'albâtre, qu'on vient d'acquérir au prix d'une longue patience et de gros sacrifices financiers, et qui se brise en mille morceaux avec fracas ! Irrémédiablement f... ! Échec et mat.

C'est le sujet de conversation des disciples d'Emmaüs²⁵². *Nous espérons mais...*

Le *fracasso* est un magnifique terrain de batailles pour tentations. Être dégoûté, n'avoir plus envie de rien entreprendre, baisser les bras, se croire victime d'une conspiration, de son

handicap humain, du hasard aveugle... de l'oubli de son Dieu, s'en culpabiliser, être honteux... pleurer sur soi et avaler son chapelet pour en finir, en commençant par la croix ! C'est donc le fond de commerce des psychothérapies, directions de conscience, accompagnements humains, psychologiques et spirituels...

Il fallait tirer du *fracasso* une sorte de pédagogie.

Le *truc pour l'éclosion de vocations* que je pressentais, et pour lequel on avait fondé Murinais, avait reçu d'Ephraïm le nom d'*École de Charité*. Il nous avait d'abord proposé : *École de dilection*, mais ce n'était pas facile à porter, *École d'amour*, ce qui était encore plus délicat, compte tenu de la mixité. *École de déréluction* (état d'abandon, de solitude et d'impuissance complète). Je ne vous dis pas la pub ! J'aurais pourtant dû savoir que pour commencer à apprendre les balbutiements de l'amour de charité, il faut avoir profondément expérimenté sa totale impuissance à y accéder par ses propres efforts.

Le but était de *prendre* des jeunes, juste après qu'ils aient entendu personnellement les derniers mots (d'amour) de Marc 10, verset 21, le : *Suis-moi* de Jésus. Puis les aider à éviter les premiers mots du verset 22 : *Il s'en alla tout triste*. Heurtés par l'exigence, faute d'aide et de temps, trop attachés à des tas de choses qui les empêchent d'aimer... ils partent dans la tristesse.

Il convenait donc de leur apprendre à choisir librement de lâcher tout (par amour) pour étreindre la source même de tout : Dieu Amour incarné, Jésus. Oui, c'est tout ! Très simple à comprendre !

Faute de formation et d'expérience, mon approche pédagogique pour les premiers pas dans la charité était celle des instructeurs pour le pilotage élémentaire d'avions à hélice. On

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ma cinquième joie n'est pas du même ordre, moins masculine que les quatre premières.

Celle de présenter au prince la jeune fille dont il rêve... est une joie *d'entremetteur*, d'ami de l'époux²⁵⁹. C'est une joie d'initié.

Joie d'accueillir des jeunes filles, dont certaines n'avaient pas vingt ans, qui voulaient de toute leur force donner leur jeunesse et leur vie à Dieu. C'est Évelyne qui les écouta, les accompagna pendant des années... (il faut du temps pour apprendre à se donner librement), et surtout pria, ne cessa de prier, pour chacune d'elles.

Je fus témoin pendant douze ans de ce *gaspillage* qu'est la consécration de jeunes filles intelligentes, instruites, avenantes et plus jolies les unes que les autres. Elles se donnent au Seigneur qu'elles ne voient pas, n'entendent pas vraiment, ne comprennent pas trop, et veulent servir sans garantie humaine, dans la foi... dans la précarité et l'abandon, dans le célibat et la chasteté, dans l'obéissance et la dépendance.

Si gaspiller, pour Judas et pour le monde, signifie donner au-delà de ce qui est nécessaire, donner plus que ça ne vaut, donner en pure perte, inutilement... alors Jésus a voulu que le *gaspillage* de Marie de Béthanie, répandant un parfum exorbitant sur sa tête, après avoir brisé le flacon précieux qui le contenait, accompagnât toujours l'annonce de l'Évangile jusqu'à la fin des temps²⁶⁰.

— Vous auriez pu faire de vos vies un *meilleur usage*, employer votre générosité pour des œuvres sociales efficaces, concrètes, pratiques. Vous auriez pu rendre époux et enfants heureux... Ne pouviez-vous pas trouver un meilleur emploi de vos vies, au lieu de briser votre avenir, sacrifier votre potentiel ? N'allez-vous pas un peu trop loin en vous donnant ainsi,

entièrement et sans retour, au Seigneur ? D'ailleurs, le demande-t-Il ?

— Derrière ces questions, mon cher Judas, je t'entends ajouter tout bas : en est-Il digne, vaut-Il un tel gâchis ?

Jusqu'aux disciples eux-mêmes, contrariés, indignés... À quoi ça sert une consacrée ?

Et le Seigneur de répondre jusqu'à la fin des temps : laissez-les, pourquoi les tracassez-vous ? C'est pour Moi qu'elles le font.

Du point de vue de Dieu, la réelle *utilité* se mesure en termes de *gaspillage*, perdre sa vie à cause de Lui et pour Lui, afin de trouver la fécondité qui dure éternellement²⁶¹ ...

Après de longs et mystérieux combats, quand je les voyais prendre l'habit, renouveler chaque année leurs vœux, et puis un beau jour (oh oui, un *beau* jour pour l'ami de l'époux que j'essaie d'être, gracieusement invité, et qui se réjouit pour les amoureux !)... un beau jour, je les voyais définitivement venir fracasser leur vie à ses pieds, pour Lui, rien que pour Lui et je me disais :

— Mais quelle valeur, Seigneur, as-tu donc pour elles ? Plus que la vie. Tu dois être bien réellement précieux à leurs âmes pour que rien ne soit trop cher pour elles... Tout ce qu'elles possèdent ici-bas (pas grand-chose) est versé à tes pieds. Soit ! Mais le trésor de tout le possible auquel elles renoncent sans savoir, sans mesurer, est froidement brisé (et cela est énorme)... Oui, elles font tout ce qui est en leur pouvoir : c'est Toi-même qui le dis... Qui donc es-tu pour te faire aimer ainsi ?

Pour autant, j'étais bien placé pour ne pas les idéaliser. Certaines avaient effectivement fait une bonne action en optant

pour le célibat ! Mais restait qu'elles avaient perçu le choix et l'appel du Prince, le plus beau, doux, fort, tendre... enfant des hommes... et avaient répondu.

Et toi, heureuse es-tu si tu l'entends t'appeler ! Écoute, c'est dans ton cœur que ça se passe.

*

Un jour, un copain des débuts, devenu commandant de bord sur Airbus 340 à Air France, est venu me voir. Athée, rationnel, et un peu noceur, mais qui voulait comprendre. J'ai parlé, parlé... Avant de partir le lendemain, il me dit qu'aucune de mes réponses ne l'avait satisfait...

— Mais il y a pourtant une chose que je ne comprends pas...
Devant ces petites religieuses, je me suis dit : ou elles sont *cinglées*, et leur démarche est la simple conséquence de leur problèmes psy, ou elles ne le sont pas, mais comment expliquer alors leur conduite... Or, j'ai un peu discuté avec elles. Elles ne sont pas simplement mignonnes, ce qui déjà me pose problème, mais il m'est impossible de les trouver sottes, coincées, frustrées ou givrées... donc je ne comprends pas, et je repars avec mes questions...

*

Il m'est arrivé, lors de mes pauvres oraisons – tellement je m'ennuyais –, de beaucoup discuter avec la petite veilleuse à huile d'olive (à courte vue, quel gaspillage !) brûlant dans un verre rouge, à côté du tabernacle, pour rappeler que Jésus hostie y est présent.

— Pourquoi t'es là ?, demandai-je à la flammèche.

— Je suis là pour Lui !

— À quoi tu Lui sers ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que vous avez suivi des études sérieuses dans ce domaine...

Le Père avait plaidé. Il avait insisté sur le fait qu'il n'aimait ni les mathématiques ni l'enseignement... Et enseignement pour enseignement, autant un domaine plus...

Mais les Mathématiques en soi n'étant pas opposées à la sincère recherche de davantage de Gloire pour Dieu... Et le Collège Chose étant dans une nécessité pressante... Le provincial devant veiller aux intérêts généraux de la Compagnie... Après avoir bien entendu toutes ses bonnes raisons et craintes légitimes, il lui était demandé de bien vouloir renoncer – pour un temps – à son appel à la Mission sous une forme plus... comment dire ? *Exotique* ! Et il convenait qu'il voulût bien accepter, avec soumission filiale et diligence de cœur, ce ministère d'ouverture des jeunes intelligences aux rigueurs de la discipline mathématique..., etc.

Visiblement, je devais *être mûr* ! L'urgence de l'évangélisation d'une part, le petit, tellement petit nombre d'ouvriers prêts à être envoyés à la moisson d'autre part, au regard des intérêts mathématiques d'un collège privé, pour la satisfaction de parents aisés... Que deviennent les anciens élèves des Jésuites ? C'était à pleurer !

— Je vois, mon jeune ami, que vous n'eussiez point aimé mon provincial... Mais j'étais devenu Jésuite pour apprendre à renoncer à ma volonté propre afin de faire plus sûrement la volonté divine. Il ne s'agit pas seulement de vaincre sa volonté propre, mais aussi de se convaincre que l'ordre reçu est bon, même si le jugement personnel est certain du contraire, ce qui était mon cas, mais grâce à Dieu ne l'est pas resté ! L'obéissance du jugement est nécessaire, car elle seule la rend agréable à Dieu. Faire le sacrifice de son jugement est douloureux. Mais le conformer au jugement de son supérieur est terrible, croyez-

moi !

Et comment donc, je le croyais. J'étais hébété de l'entendre, avec ce style de manuel de spiritualité, que je supporte mal dans la bouche de supérieurs. Mais son regard attestait que l'homme était allé délibérément au bout de l'aventure, et qu'il ne regrettait pas le prix du billet. Ceux-là seuls méritent d'être écoutés.

— Sept fois, saint Ignace rappelle que le religieux doit se rendre aveugle aux qualités et aux défauts du supérieur. Je dus, pour y parvenir et avec la grâce de Dieu, m'y prendre sept fois soixante-dix fois sept fois... Bref, le dernier mot était au Provincial, si les avant-derniers étaient à moi. L'obéissance ne supplée pas au devoir de réflexion. Je lui avais fait des *représentations* pour l'aider dans l'exercice de sa charge. Il maintenait sa décision... Je devais me mettre alors entre les mains de mon supérieur comme une cire molle qui prend la forme qu'on veut... Comme un corps mort, qui n'a de lui-même aucun mouvement, disait saint Ignace.

— Donc ?

— Donc, avec la grâce de Dieu, j'ai enseigné les Mathématiques jusqu'à ma retraite. Je n'ai jamais quitté la France et la Belgique, Rome exceptée.

— Mais enfin, les Provinciaux passent... Vous auriez pu faire de nouvelles demandes, écrire au Général...

— Je suis parti de la conviction que si Dieu était assez puissant et sage pour m'avoir indiqué, par ce provincial, que la meilleure part pour moi était de professer les mathématiques, Il était assez puissant et sage pour m'indiquer une autre meilleure part par un autre provincial, sans ma propre intervention. Ce ne fut point le cas.

Il s'amusait franchement de lire la rogne rebelle sur mon visage

furieux !

— Cessez d'être hypnotisé par feu mes provinciaux. La parole de Jésus est limpide : sans l'union à Lui, on ne fait rien, on ne produit rien, on ne porte pas ces fruits qui sont à la gloire du Père²⁶⁸. Oui, j'ai gaspillé ma vie pour Jésus. Suis-je stérile ? Regardez-moi. Ai-je la tête de quelqu'un d'amer, frustré, châtré ?

— Non !

— Je ne sais si j'ai été un bon professeur. Je me suis efforcé de l'être, cependant. Mais je sais que mon obéissance est féconde, et cela seul me met dans une profonde joie. La fécondité nous fait exulter de joie. Seul l'Esprit Saint qui donne la vie rend fécond. Et Il repose certainement sur les fils obéissants ! Je voudrais vous persuader, mon cher ami, qu'il n'est pas de meilleur raccourci, pour apprendre l'obéissance, que d'avoir des supérieurs... je dirai : maladroits ! Vous n'en avez pas dans vos communautés charismatiques, mais ça viendra ! Ce jour-là, priez pour eux !

Il riait.

Moi aussi, jaune.

— Bénissez-moi, Père, car j'ai beaucoup péché, et je ne désire pas vraiment demander le courage d'entrer dans cet apprentissage...

— Ça viendra : l'appel à la fécondité est le plus fort !

*

En février 1999, la modération générale demanda à Murinais d'envoyer une petite équipe au Canada, près de Montréal, afin de soutenir notre présence sur place.

Sautons à la conclusion.

Après beaucoup d'efforts, une très bonne insertion dans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

table autel, ou penché sur l'hostie après la consécration, il exprimait à son Seigneur, si humblement présent... mais si incompréhensible parfois, toute son amertume :

— Ô mon Dieu, que tu n'aies pas fait pleuvoir à ma demande, je comprends. Que Tu ne veuilles pas passer outre les lois de ta création que Tu as Toi-même disposées, et qui provoquaient la sécheresse, je comprends. Je connais la distinction de Thomas d'Aquin. Tu es la Cause des causes, et tu aimes agir par les *causes secondes*, qui opèrent selon leur nature²⁷⁹, etc.

Je sais que pour qu'il pleuve, il faut qu'il y ait condensation de la vapeur d'eau, qui ne se produit que s'il y a des noyaux micrométriques, constitués de cristaux de sel de mer, de particules de fumée, de poussière... sans ces noyaux, pas de nuage...

Je sais que lorsque le nuage est formé, on est encore bien loin de la pluie... qu'il faut, pour obtenir une goutte d'eau, le rassemblement d'environ un million de gouttelettes qui s'agglomèrent au *hasard* – si Tu me permets l'utilisation du mot – au gré donc des turbulences, dues à des différences infimes de chaleur, au vent, au relief... que ces gouttes d'eau plus lourdes finissent par tomber de plus en plus vite, tout en continuant de capturer des gouttelettes jusqu'à l'obtention d'une taille de quatre à six millimètres pour s'écraser enfin sur nos cultures, à une vitesse moyenne de six cents centimètres par seconde... Ce qui caractérise une bonne averse.

Mon Dieu, je ne te demandai pas un miracle quoi que... Mais Tu sais tout et Tu sais bien que je crois que Tu peux, si tu veux, agir très discrètement et sans les violenter sur les lois que Tu inventas, et qui régissent cristaux, noyaux et gouttelettes... Alors que dans Ta sagesse, et non à cause de mon manque de foi, j'insiste... tu n'aies pas cru bon d'exécuter un petit miracle,

pour ne pas inciter nos Jörai à la magie, j'adhère...

Mais que tu aies permis, aux *yangs* et autres esprits, d'utiliser tes causes secondes – ou les brutaliser, qu'en sais-je ? – pour faire pleuvoir, et ce, le lendemain même de ma prière... sauf ton respect, c'est justement magique et je ne suis pas d'accord... et je suis même fâché...

Il était très fâché, et il prit la résolution, qui se révéla sage, de ne partir que quand il ne le serait plus. L'évêque passa, mais il demeura.

Un matin, il se réveilla dans une douceur, une légèreté et une joie inexplicables. Il avait pardonné. Il n'en voulait plus à son Dieu. Et comme il n'était plus fâché, il décida de rester, et recommença son dur job de missionnaire tel qu'il croyait devoir le faire : apprendre, comprendre, adapter... Et les années s'écoulèrent. En 1969, il passa la relève aux Rédemptoristes... Et voilà !

— C'est cela, le premier signe distinctif de l'apôtre : la constance, conclut un des narrateurs, les deux mains immobiles posées à plat devant lui.

Je savais qu'il avait été emprisonné de longues années par les Communistes. Je regardai ses mains déformées, usées. Il ne m'était pas bien difficile de les imaginer attachées derrière le dos, jointes pour prier, essuyant des larmes sur une joue, baptisant, consacrant... Je pensai aux mains de saint Paul. Les traits distinctifs de l'apôtre. Dieu n'attendait pas de nous la réussite, mais avant tout, avant même l'exercice de précieux charismes, Dieu *misait* sur notre constance... Demeurer avec constance dans son amour.

— Et que devint ce village ?

— Aujourd'hui, il est entièrement baptisé. Il a donné des

prêtres. Fin. Je n'avais pas la plus micrométrique objection.

Par la suite, je racontais ce témoignage lors d'interventions, pour illustrer les fruits de la persévérance et de la fidélité. J'invitais à imaginer que Dieu eût dialogué avec ce missionnaire, à la manière romancée de Don Camillo :

— Je te donne le choix. Je fais pleuvoir à la fin de la Messe, et tu triples tes catéchumènes, ou je ne fais pas pleuvoir, mais plus tard, ton village se convertira, ils seront tous baptisés...

— Ô, merci Seigneur, vraiment c'est... trop ! Enfin, je veux dire que c'est formidable. C'est cela que je désire bien sûr. Ne fais pas pleuvoir, je t'en prie !

— Et, dans cette humiliation, avec un petit effort de patience et de confiance de ta part, je peux même appeler dans ce village des vocations sacerdotales... après ton départ...

— Mon Seigneur, tout ce que tu veux... Tout.

— Bien, je t'exauce.

— ... !

— Maintenant Seigneur, je comprends tout : pas de pluie et l'humiliation pour moi, averse et succès pour le shaman, les baptêmes pour Toi ! Pardon de m'être fâché. Merci d'avoir bien voulu rendre féconde ma pauvre fidélité. Tu m'as exaucé au-delà de mes désirs... Mais je ne me rappelle pas t'avoir entendu me proposer ce choix, voilà pourquoi je l'ai mal pris... il y a eu un problème de communications...

— Je ne t'ai rien expliqué parce que j'étais sûr que tu dirais oui ! Je savais que tu serais d'accord ! Je n'ai pas tenu compte de ta mauvaise humeur passagère, car je savais pouvoir te faire confiance...

— Mon Seigneur et mon Dieu.

Fin du supplément, croyais-je ! J'étais dans l'erreur.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

gratuitement nous disait Jésus et Doudou avec moi a cru à la gratuité ! Ce qui nous a valu un succès énorme dans la diffusion qu'il nous a fallu assumer par une production stakhanoviste. Que d'heures passées ensembles derrière les machines, quel bonheur dans la prière et le combat spirituel, quel enseignement nous recevions alors du monde invisible.

Ce temps n'est pas révolu, il peut resurgir à n'importe quel moment si nous retournons à notre premier amour. Je crois en la nécessité d'une révolution ou conversion permanente dans la vie chrétienne. L'Église ne peut être jeune qu'à cette condition dans la dynamique du provisoire, dans la tension eschatologique, pour être à la fois moderne et si ancienne. Doudou est un de ces « emmerdeurs » prophétiques qui vous empêchent de prier en rond, comme je suis reconnaissant à Dieu de nous l'avoir donné. Il est à la fois solide et tourmenté, tourmenté par la Vérité, par l'authenticité. Il faut le savoir pour comprendre les pages qui précèdent, il n'est pas un contestataire mais un amoureux exigeant de l'Église, un jaloux de la beauté de l'Épouse du Christ.

Il fait le point, non comme un old timer, ces confessions ne sont pas celles d'un vieillard mais celles d'un petit aviateur prêt pour un tout nouveau départ comme on le dit à la fête foraine.

ÉPHRAÏM,
Fondateur de la Communauté des Béatitudes

Table des matières

Couverture

4ème de couverture

Copyright

Titre

Dédicace

Préface

Première Partie - TU NE T'ENNUIERAS JAMAIS

○ – 1 –

○ – 2 –

○ – 3 –

○ – 4 –

○ – 5 –

○ – 6 –

○ – 7 –

○ – 8 –

Deuxième Partie - « PISTE EN VUE »

○ – 9 –

○ – 10 –

○ – 11 –

○ – 12 –

○ – 13 –

○ – 14 –

○ – 15 –

○ – 16 –

○ – 17 –

○ – 18 –

Troisième Partie - « ABSORBÉ PAR LES JEUX DE LUMIÈRE DU SOLEIL SUR UNE OMBRELLE... »

○ – 19 –

○ – 20 –

○ – 21 –

○ – 22 –

○ – 23 –

○ – 24 –

Épilogue

Table des matières

Jean-François Callens



L'amour souffle où il veut

Itinéraire d'un
globe-trotter de Dieu

Préface de
Luc Adrian



Éditions des Béatitudes